

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3.—Etats-U., \$3.50. Tout semestre commencé se paie en entier. On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. XII.

No. 49.

JEUDI, 8 DECEMBRE 1881

Prix du numéro 7 centims.—Annonces, la ligne, 10 centims. Toute communication doit être affranchie. Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

## AVIS IMPORTANT

L'Administration de *L'Opinion Publique* prie respectueusement les abonnés endettés envers elle de payer leurs comptes d'ici au 1<sup>er</sup> janvier prochain.

Cet appel est fait pour ceux qui ne sont débiteurs que de l'année courante comme pour ceux surtout qui sont arriérés de plusieurs années. Les abonnés comprennent fort bien que pour publier un journal illustré du format de *L'Opinion Publique*, il faut déboursier de grosses sommes d'argent. D'ici à la fin du mois il y a trois semaines encore, le temps nécessaire pour se préparer à faire droit à la juste réclamation de l'Administration. Les abonnés de la campagne feront remise de ce qu'ils doivent par lettres, qui devront être enregistrées au bureau de poste de leurs localités respectives.

L'Administration regretterait beaucoup si elle était obligée de réitérer sa demande, ce qui lui ferait subir des retards dans la rentrée de l'argent. Ces retards nécessiteraient une longue correspondance qui entraînerait, par conséquent, des frais de postage et l'envoi aussi de collecteurs près de ceux qui ne répondraient pas à l'appel qui leur est fait. Dans ce cas, l'Administration, pour rentrer dans les dépenses qu'elle aurait faites, au lieu de réclamer le prix ordinaire de l'abonnement, qui est de \$3.00, réclamera \$3.50 pour l'année. Qu'il soit bien compris que cette mesure ne sera prise qu'à l'égard des retardataires seulement.

L'Administration espère que les choses n'en viendront pas là, et qu'au 1<sup>er</sup> janvier prochain elle aura au contraire à féliciter ses abonnés pour l'empressement qu'ils auront mis à payer ce qu'ils doivent.

L'ADMINISTRATION.

## LES INQUIÉTUDES DE JOHN BULL

John Bull n'a pas l'habitude de reculer devant le danger ; il a donné mille et mille preuves de sa bravoure, et l'histoire des guerres de l'Europe pendant de longues années a fait partie de ses annales militaires. Ce sont ses armes qui ont frayé la voie aux millions d'habitants qui parlent aujourd'hui sa langue sur tous les points du globe.

Les guerriers gaulois ne craignaient qu'une chose : c'est que la voûte des cieux vint à leur tomber sur la tête. John Bull, lui aussi, ne craint qu'une chose, que nous souhaitons vivement, c'est que le Pape transforme l'Angleterre de terre protestante en pays catholique, et lui rende le titre d'Île des Saints qui, paraît-il, lui convenait parfaitement autrefois. Lorsqu'il pense au Vatican, aux intrigues, aux pièges de la cour de Rome, il a des terreurs blanches et songe à se défendre contre l'invasion romaine !

La Grande-Bretagne traverse en ce moment une de ces crises, et c'est une affaire bien simple qui l'a provoquée. On sait que les relations diplomatiques rompues entre Rome et Londres, lors du schisme d'Henri VIII, n'ont jamais été reprises et qu'il n'y a pas, à l'heure qu'il est, d'ambassadeur de la Grande-Bretagne accrédité auprès du Saint-Siège. Cela n'empêche pas que depuis longtemps il y a toujours eu des intermédiaires officieux entre les deux gouvernements. Lord Granville, le ministre des affaires étrangères du cabinet Gladstone, désire mettre fin à cette anomalie et renouer officiellement les relations avec le Saint-Siège. La seule rumeur que lord Granville nourrissait un tel projet a suffi pour mettre les fermes soutiens du trône et de l'autel en émoi. "Quoi ! disent ces braves gens, avoir un représentant de la Reine à Rome, quelle horreur ! c'est encore le résultat du papisme. Où s'arrêtera l'audace des catholiques ? Encore quelques pas dans cette direction, et le protestantisme sera sérieusement me-

nacé !" Voilà comme on raisonne ou plutôt comme l'on déraisonne dans nombre de cercles politiques anglais. On a beau répondre : mais ces relations ont été renouées déjà de fait ; il s'agit de simplifier un état de chose existant, rien n'y fait. C'est une affaire de forme, il est vrai, réplique-t-on, mais en Angleterre la forme est souvent beaucoup et quelquefois elle emporte le fond.

Ce n'est pas le fanatisme religieux qui s'agite au fond de ces craintes. On ne peut faire remonter à un sentiment aussi étroit les susceptibilités actuelles. L'Angleterre n'a-t-elle pas réprouvé, à l'unanimité pour ainsi dire, les persécutions dont les catholiques ont été l'objet en France, de la part des hommes dévorés de l'ambition de lui faire perdre son titre de fille aînée de l'Eglise ! On ne peut taxer de fanatisme à ce point la nation qui, il y a près d'un siècle, alors que les catholiques n'avaient pas encore obtenu leur émancipation en Angleterre, accueillaient à bras ouverts les prêtres proscrits par la révolution française et leur donnaient l'hospitalité la plus large et la plus généreuse.

Mais l'Angleterre est avant tout un pays de traditions et de précédents. On n'y déroge pas aisément aux usages d'autant plus vénérables qu'ils existent depuis un plus grand nombre d'années. En politique les unes et les autres ont fait la force et la gloire de l'Angleterre et on ne voit pas pourquoi il serait permis de toucher aux traditions religieuses of *old England*. Aussi dès qu'une partie de l'édifice est menacée d'un changement, on pousse des cris comme si les tonneaux de poudre de Guy Fawkes étaient à sa base.

Si l'Angleterre est le pays des traditions, c'est aussi le pays du bon sens. Après avoir usé et souvent abusé de son droit de critiquer et de maugréer, John Bull finit par suivre l'avis de ses hommes d'état qui, au point de vue des idées généreuses, devançant généralement leurs contemporains d'une cinquantaine d'années. C'est, du reste, ce que l'on a vu chaque fois qu'il s'est agi d'accorder quelque liberté aux catholiques. Dès qu'il était d'abord question d'une de ces libertés, c'était une protestation d'un bout à l'autre de l'Angleterre, puis un beau jour l'opinion publique trouvait tout naturel d'accorder ce qui lui avait paru d'abord si exorbitant. On a même vu des hommes d'état proposer au Parlement d'opérer des réformes qu'ils avaient dénoncées comme dangereuses pendant toute leur carrière. N'a-t-on pas vu Wellington et Peel, deux torres de vieille roche qui s'étaient, de longue date, constitués les champions du protestantisme et les adversaires déterminés de l'émancipation des catholiques, proposer soudain au Parlement d'accomplir ce grand acte de justice ! Ils avaient fini par se convaincre que cette mesure était indispensable à la tranquillité de l'empire et ils furent assez maîtres de leur amour-propre pour vaincre toute fausse honte et reconnaître leur erreur et leur injustice passées.

En 1837, la reine Victoria était à peine montée sur le trône, que l'Angleterre fut prise soudain d'une terreur blanche. Il y avait de quoi ; on disait que la jeune reine allait embrasser le catholicisme. Quelle horreur ! *Le Times* lui-même partit en guerre et déclara solennellement que "si elle devenait papiste, elle pourrait être certaine de perdre la couronne britannique." D'où était venue cette rumeur, cause de la panique ? On ne l'a jamais su, et tout cela a dû, quelques années plus tard, paraître bien ridicule à ceux qui s'étaient si facilement alarmés.

Ce fut bien autre chose lorsque Mgr Wiseman, de courageuse et vénérée mémoire, prit, en 1850, le titre d'évêque de Westminster. Pour le coup, l'Angleterre s'emporta tout de bon. Il y eut des *meetings* d'indignation pour protester contre cet empiètement du Pape qui avait l'audace de traiter l'Angleterre comme un pays placé sous sa domination. L'Angleterre ne s'arrêta que le jour où lord John Russell fit passer une loi défendant aux évêques catholiques d'usurper des titres de sièges apostoliques appartenant aux protestants. La mesure avait à peine reçu la sanction royale, que l'Angleterre s'aperçut qu'elle avait pris des bâtons flottants pour des navires de hauts bords, et les évêques continuèrent à porter leurs titres sans être inquiétés.

Les susceptibilités qu'ont fait naître la présence à Rome d'un chargé d'affaires anglais, sont à peu près de même nature. Elles paraissent déplacées aux yeux d'une foule d'Anglais. *Le Times* cherche à faire entendre raison à ses concitoyens. *Le Spectator* s'efforce de les ramener au calme en les raillant avec assez de malice. "La sottise opposition du peuple anglais, dit-il, au projet d'accréditer un ministre au Vatican, cause autant d'ennuis à lord Granville qu'à ses prédécesseurs. Le Pape étant un prince qui a de l'influence non-seulement dans le Royaume-Uni, mais aussi dans les colonies, le Secrétaire des Affaires Etrangères désire s'entretenir directement avec lui, sur certaines questions, de l'Irlande peut-être, mais les susceptibilités anglaises l'en empêchent. Force lui est donc de donner ordre à M. Errington de se rendre auprès du Pape, et de lui dire non officiellement ce qu'il s'agit de lui faire savoir. C'est ce qui a été fait, et le Pape qui est un gentleman autant qu'un homme raisonnable, et qui peut désirer de se retirer à Malte, et qui a des adhérents sous le drapeau britannique dans toutes les parties du monde, à Malte, à l'Île Maurice, le Canada français presque tout catholique, s'est montré très gracieux. L'esprit protestant part de là pour bâtir toutes espèces de légendes et de prophéties. Un ministre anglais part pour Rome ! Un Nonce du Pape s'en vient ici ! Le Pape va intervenir en Irlande ! Lord Granville se propose de demander que les garanties soient mieux respectées. On ne méfite pourtant pas de nous attirer aucun de ces terribles fléaux, et tout ce qui est arrivé se réduit à une entrevue du Pape avec M. Errington, au cours de laquelle on a fait connaître à Sa Sainteté quelques vues du gouvernement anglais. Il y a deux ou trois affaires sur lesquelles les Anglais ne veulent pas entendre raison (*impenetrable to reason*), et nous venons d'en faire connaître une."

*Le Spectator* désespère ou feint de désespérer de ses concitoyens dans cette affaire. Il sait bien que lord Granville, s'il y tient, finira par l'emporter. Il résulte de tout cela que John Bull, roi des mers, aime aussi les tempêtes dans un verre d'eau, et à se créer des chimères pour le plaisir de s'effrayer lui-même. Qu'il se passe cette fantaisie si le cœur lui en dit, mais d'après toutes les apparences, il est destiné à voir son gouvernement renouer officiellement des relations diplomatiques avec le Vatican. Une fois le fait accompli, il en prendra gaiement son parti, rira de ses terreurs et continuera de chanter :

Rule Britannia, rules the waves  
Britons shalle never be slaves.

A.-D. DECELLES.

## CHOSSES ET AUTRES

Nous sommes inondé de poésie ; chaque malle nous apporte au moins une pièce de vers. Les lauriers de M. Fréchette empêchent bien des nourrissons des muses de dormir ; le Pégase canadien a reçu un vigoureux coup d'éperon, et s'élançait vers le mont sacré, souvent cahin-caha. Loin de nous l'idée de décourager cette fureur sacrée ou poétique, comme l'on voudra. Le vent est à la protection des produits nationaux, et nous croirions manquer à notre devoir de journal littéraire en ne prodiguant pas notre bienveillance et nos encouragements aux jeunes poètes. Mais, franchement, il doit y avoir une limite à la production poétique nationale. L'offre dépasse de beaucoup la demande, et la qualité ne répond pas à la quantité.

Il n'est pas donné à tout le monde de faire des vers ; nous connaissons une foule de citoyens des mieux posés qui n'en ont jamais connu un seul. Il faut donc savoir s'abstenir lorsqu'on n'a pas la conviction ferme que les vers coulent de source et sont frappés au bon coin. Si jamais nous nous sentions taquiné par la muse, et si nous céditions à la tentation, il y a une chose que nous ferions : ce serait, avant d'envoyer nos vers aux gazettes, de les soumettre à la critique d'un maître judicieux et sévère, avec prière de nous dire s'ils les croit dignes de l'impression. C'est le conseil que nous donnons aux poètes de l'avenir, autrement, vous

savez à quoi ils s'exposent. Les journalistes, talonnés par une foule d'occupations, imprimeront les vers sans les lire, et les poètes seront ridicules. Nous ne sommes pas plus méchant qu'un autre, et nous avons été souvent tenté d'imprimer d'atroces vers difformes, se tenant debout avec force chevilles, à seule fin de nous venger de ces poètes en dépit du talent et de l'inspiration.

Pour donner une idée du genre de poésie dont on nous accable, nous n'en citerons qu'un échantillon, et ce n'est pas le plus mauvais. Il était accompagné de la lettre que voici :

Monsieur le Rédacteur,

Permettez-moi d'adresser à votre excellent journal cette petite "Méditation poétique" que je dérobe à un de mes souvenirs intimes de collège. L'auteur, un de mes amis, et qui n'eût jamais la plus humble prétention d'être poète, me pardonnera certainement cette légère indiscretion.

Pour ma part, il me semble que je ne fais que rendre justice au mérite littéraire de cette heureuse inspiration poétique, en lui donnant la publicité par la voix si distinguée de *L'Opinion Publique*.

Voici ces vers :

#### MÉDITATION POÉTIQUE

(AU CAP. TACHÉ)

Souvent lorsque du soir l'ombre atteint la falaise  
Que la vague, sans bruit, caresse en soupirant ;  
Souvent je viens ici chercher une heure d'aise  
Et d'un souffle d'air pur sécher mon front brûlant.

Le fleuve roule au loin ses flots noirs et rapides,  
Tandis que près de moi, comme un miroir tremblant,  
Son onde réfléchit, en ces replis limpides,  
L'image du rocher où je rêve en pleurant.

Navré des maux du jour et, seul, perdu dans l'ombre  
Pourquoi donc confier au silence du soir  
Des malheurs qui trop tôt rendent mon âme sombre ?  
Pourquoi viens-je en ces lieux dépouiller tout espoir ?

Je songe à vous, plaisirs, biens que chacun réclame  
A vous force et talent ! qu'êtes-vous devenus ?  
Pourquoi donc aujourd'hui seuls, restez en mon âme,  
Amertume et chagrins, vous que j'ai trop connus !

Où sont donc tes plaisirs ? monde, quels sont tes charmes ?  
Aimer, rire et pleurer, est-ce donc là jouir ?  
De ces coupes en feu puis-je approcher mes larmes ?  
Non, ma lèvre en tremblant les sentirait fuir.

Qu'on ne me parle plus d'heureuse destinée ;  
Car, lorsqu'au fond d'un cœur a mordu le chagrin,  
C'en est fait pour toujours : le trait de Mantinée  
S'arrache avec la vie, on n'y met point la main !

Quand la vague abattue a suivi la marée  
Le rocher limoneux surgit tout ruisselant  
De l'Océan de pleurs dont mon âme est navrée  
Pour moi toujours en vain j'attends le flot baissant.

Mon Dieu ! vous qui marquez un endroit sur la grève  
Où toute mer s'arrête en son plus grand courroux,  
Aux maux toujours croissants de mon cœur faites trêve :  
Hélas ! qui donc pourrait vivre et souffrir sans vous !

Les deux dernières strophes—la dernière surtout, valent mieux, mais pas assez cependant pour racheter les faiblesses de l'ensemble.

Nous espérons que notre correspondant s'apercevra en relisant ces vers qu'il attribue peut être à un ami par modestie, qu'il ne nous a point passé un chef-d'œuvre. Il aurait mieux fait de ne point les arracher à une obscurité qui ne devait point leur peser. Soyons juste, ces vers indiquent un certain talent, mais qui a besoin d'être cultivé. Rappelons à ce poète de l'avenir que dans une pièce de vers aussi courte, les moindres négligences ne sont pas supportables. La poésie légère n'a souvent sa raison d'être que dans la forme, et cette forme doit être irréprochable !

Que signifient ces "flots qui sont à la fois limpides et noirs ?" N'est-ce pas là un contre-sens ? et ces "larmes qu'il ne veut pas approcher d'une coupe en feu !" Il a bien raison au point de vue de la prudence, mais comme on ne boit point par les yeux, l'expression est on ne peut plus mal choisie.

Notre correspondant est un étudiant en droit d'une de nos universités. Nous le prévenons ici que nous avons porté plainte contre lui et que nous avons demandé au Recteur de le condamner pour sa guérison et sa pénitence à mettre en vers le *Code municipal*. Ce sera notre seule vengeance.

#### NOUVELLES GÉNÉRALES

Enfin, l'agitation électorale est terminée ; Dieu en soit loué ! Les électeurs, tous libres, tous indépendants, nous l'espérons, ont choisi leur représentant au Parlement local. Les orateurs de toute nuance n'en sont pas fâchés, nous en sommes sûr, car c'est une rude tâche d'avoir à parler en plein vent, au mois de novembre.

\* \*

Le 29 novembre dernier, il y avait grande fête littéraire et musicale à l'Institut-Canadien d'Ottawa. MM. Fréchette, Buies et Prume, invités par le président de

l'Institut, M. Lusignan, à faire les frais de cette fête, ont bien mérité de l'Institut qui les a acclamés, nous dirions avec enthousiasme, si ce mot n'était pas devenu si banal. Ottawa a aussi fourni son contingent à la fête. Mesdames Christin, Lapierre, Doyon et MM. Provost et Gauthier n'ont pas peu contribué à la rendre intéressante.

\* \*

Le dernier numéro de *L'Atlantic Monthly* contient un article intitulé : *The habitant of Lower Canada*, qu'il nous a fait plaisir de lire. Il est écrit dans un excellent style et dans un esprit non moins excellent. Au moment où tant d'écrivains s'ingénient à vilipender l'habitant du Bas-Canada, nous devons savoir gré à M. Farrer, l'auteur de l'article, de nous avoir si bien vengés des insultes de tous ces écrivains qui parlent de nous sans nous connaître. Ce n'est pas la première fois que les Canadiens sont l'objet des études sympathiques de M. Farrer. Ancien rédacteur du *Mail*, le jeune écrivain a souvent écrit dans ce journal des articles très remarqués—et à bon droit—sur le Canada-Français. M. Farrer est aujourd'hui attaché à la rédaction du *World*, de New-York.

\* \*

Nos voisins les Américains en paix avec le monde, et n'ayant que peu d'affaires intérieures importantes à régler, suivent avec une fiévreuse attention le cours du procès de Guiteau. L'impression se fait de plus en plus que l'assassin de Garfield est un insensé. Chaque déposition modifie l'opinion de la foule, qui ne voulait pas tout d'abord entendre parler de la folie de Guiteau. Toutes ces dépositions, dit un journal américain, montrant cet homme toujours et toujours, dans toutes les circonstances et à tous les âges de la vie, depuis sa première enfance jusqu'à l'âge de quarante ans, courbé sous le fardeau d'une difformité morale et intellectuelle qui le rend perpétuellement importun et suspect—perpétuellement à charge aux autres et à lui-même—toutes ces dépositions, disons-nous, battant sans cesse la même note et rendant sans cesse le même son, font qu'inévitablement on est amené à le considérer comme en dehors des conditions d'après lesquelles doit se jauger une intelligence ou une conscience. Plus nous relisons les détails de la vie de Guiteau, successivement déroulés à chaque audience, et plus ce sentiment s'impose à notre jugement. Sans remonter plus haut que l'audience de samedi, finissant la seconde semaine du procès, nous trouvons là, réunies en un faisceau, assez de réminiscences du passé de Guiteau et de sa famille pour le montrer lui et son entourage comme une tribu de maniaques, un groupe de phénomènes différents du reste de l'humanité. C'est d'abord M. North, qui a vécu côte à côte avec eux pendant des années, qui raconte de ses voisins des choses fabuleuses ; d'abord le père et le fils qui se battent comme des boules-dogues, à propos de rien, à la table de famille, entre les grâces et le souper ; ce qui n'empêche pas le témoin de dire immédiatement après avoir raconté cette scène patriarcale : "Je n'ai jamais connu un homme plus honnête et plus sincère que Luther Guiteau." Le même témoin va au Niagara avec le père Guiteau ; ils visitent ensemble la grotte des vents ; Guiteau tombe en extase et, pendant un quart d'heure, il reste aussi immobile que le roc. Il faut l'emporter pour l'arracher à cette espèce de pétrification. Nous avons déjà raconté l'histoire de cette jeune fille, sa propre fille, Flora, et de cette dame, Mme Plummer, que Luther Guiteau prétend guérir de maladies graves en ordonnant à la maladie de sortir d'elle. Pendant ces exorcismes il est pâle et il tremble de tous ses membres. A la communauté d'Onéida, où, dit le témoin, il montre toutes sortes d'aptitudes, mais où on le juge propre surtout à éplucher des pommes de terre à la cuisine avec un tablier blanc du menton aux pieds, il médite sur les destinées humaines, et conclut que l'institution de l'amour-libre est "le germe qui doit réaliser l'idée communistique des choses."

Notez que le témoin lui-même, comme emporté dans le même tourbillon d'insanité, déclare au tribunal que sa foi ne diffère guère de celle de Guiteau qu'à par l'intensité. A ce moment le prisonnier Charles Guiteau s'écrie que M. North est aussi fou que son père, et que tous les gens qui ont approché de la communauté d'Onéida ont tous de même sucé le venin des doctrines de M. North. Un autre témoin, George D. Hubbard, fermier dans le comté d'Onéida, donne aussi quelques détails sur la communauté, dont il n'était éloigné que d'un demi-mille. En 1863, il a travaillé trois mois dans l'établissement ; Charles Guiteau y était alors. Celui-ci, dit le témoin, était nerveux, emporté ; si quelque chose le contrariait, il perdait toute mesure, criait, tempêtait, et disait des mots mystérieux. Il se fourrait pendant des heures dans des coins noirs, et ne bougeait pas. Parfois, au contraire, il était d'une gâté folle. Il a dit une fois qu'il voulait devenir chef de la communauté. Il a raconté au témoin qu'il avait une tante qui avait été recluse dans la communauté, et que, quand elle avait été trouvée par son père, elle avait été fouettée avec un nerf de bœuf. Plus tard

elle avait été envoyée dans un asile d'aliénés, et finalement elle avait guéri.

N'y a-t-il pas dans tout cela, dans ce milieu où est né, où a été élevé, où a grandi Charles Guiteau, comme une atmosphère de folie. Mais ce n'est pas tout. Il est clair que la folie était dans le sang. M. Scoville lit la déposition écrite de M. J. W. Turner, du Territoire de Dakota, attestant qu'il a connu Mme Maynard et Mme Parker, toutes deux sœurs de Luther W. Guiteau, et qui toutes deux étaient aliénées.

Plusieurs experts, assure-t-on, parmi ceux institués par l'accusation, se prononceront formellement pour la folie. Cette conviction, du reste, a gagné beaucoup de terrain parmi les personnes qui ont assisté aux débats, et qui ont pu former leurs opinions *de visu*. La physiologie de l'accusé, disent ceux qui ont pu le bien voir, a une expression saisissante. Au repos, les yeux baissés, elle est profondément triste, mais insignifiante. Le teint plombé, le tour des yeux bistré, la bouche violette, ont quelque chose de morne et de fatal. Mais quand l'œil s'allume, dans les moments où l'accusé se révolte ou se récrie, le regard s'allume comme une flamme et effraye. Rien qui attire, du reste, rien qui inspire un atome de sympathie ; le rire est bestial, et jamais un sourire. Toute cette figure est un livre fermé ; on n'y lit rien, si ce n'est, de temps en temps, une ironie amère, ou une menace glaciale. Il ne regarde jamais personne en face, et il n'a pas l'air de voir ce qu'il regarde. Au physique comme au moral c'est une énigme. Au premier jour c'était simplement une figure répulsive, c'est aujourd'hui un objet de curiosité ; un peu d'émotion cependant commence à se manifester dans le public ; un pas encore dans cette voie, et bientôt peut-être l'horreur sera mêlée de pitié.

Guiteau fait parfois des observations assez piquantes. On dit que dans le cours de sa carrière très bizarre, il a fait des conférences où il prenait à partie Bob Ingersoll, l'athée qui, dans ses lectures, annonçait entre autres choses agréables à ses auditeurs, qu'il n'y avait pas d'enfer. Un des avocats ayant demandé à Guiteau s'il avait eu des succès dans ses conférences. "Non, dit-il, je n'avais presque pas d'auditeurs, bien que le prix d'entrée à mes séances ne fut que de 25 cents, mais je prétendais qu'il y avait un enfer et le public aimait mieux payer 50 cents et aller entendre Ingersoll, qui leur disait qu'il n'y en avait pas !"

#### LA CHARITÉ

Il ne s'agit pas d'épuiser sa bourse et de verser son argent à pleines mains ; je n'ai jamais vu que l'argent fit aimer personne. Il ne faut point être avare et dur, ni plaindre la misère qu'on peut soulager ; mais vous aurez beau ouvrir vos coffres, si vous n'ouvrez aussi votre cœur, celui des autres restera toujours fermé. C'est votre temps, ce sont vos soins, vos affections, c'est vous-même qu'il faut donner ; car, quoi que vous puissiez faire, on sent toujours que votre argent n'est point vous. Il y a des témoignages d'intérêt et de bienveillance qui font plus d'effet, et sont réellement plus utiles que tous les dons ; combien de malheureux, de malades ont plus besoin de consolations que d'aumônes ! combien d'opprimés à qui la protection sert plus que l'argent ! Raccommodez les gens qui se brouillent, prévenez les procès ; portez les enfants au devoir, les pères à l'indulgence ; empêchez les vexations ; employez, prodiguez le crédit en faveur du faible à qui on refuse justice et que les puissants accablent. Déclarez-vous hautement le protecteur des malheureux. Soyez juste, humain, bienfaisant. Ne faites pas seulement l'aumône, faites la charité ; les œuvres de miséricorde soulagent plus de maux que l'argent ; aimez les autres, et ils vous aimeront ; servez-les, et ils vous serviront ; soyez leur père et ils seront vos enfants.

Les anciens Canadiens connaissaient l'efficacité de la Noix Longue à son état vert, comme purgatif et laxatif, mais son usage présentait un inconvénient, c'est qu'il était impossible de se procurer des noix fraîches dans toutes les saisons. La science a depuis découvert un extrait de cette noix qui conserve son efficacité pour un temps indéfini. C'est de cet extrait que sont composées les Pilules Purgatives de Noix Longues de McGale, reconnues aujourd'hui comme un des meilleurs purgatifs. En vente chez tous les Pharmaciens.

TRÈS AVANTAGEUX.—Quelques semaines encore, et nous serons dans notre nouveau magasin.

Comme le système que nous nous proposons d'adopter sera entièrement différent de celui que nous avons aujourd'hui et que nous voudrions, si c'est possible, nous débarrasser de toutes les marchandises que nous avons maintenant, afin de ne pas avoir à remarquer celles qui nous resteraient, nous avons commencé, lundi, 21 novembre, à faire sur tout notre STOCK une grande réduction générale.

Comme il y a déjà affluence, et afin d'éviter le désagrément de faire attendre les pratiques par l'encombrement, nous prions les Dames de venir de bonne heure le matin et à toutes les heures de la journée autant que possible.

DUPUIS FRÈRES,

805, RUE ST-CATHERINE,  
Montréal,





UNE RENCONTRE—COMPOSITION DE M. PAGNAN.

## NOS GRAVURES

## Il a fait l'École Buissonnière

Tableau d'un réalisme frappant, dédié à quelques-uns de nos jeunes amis, que nous ne voudrions pas voir dans la position du principal personnage de la scène. Le maître d'école est là, énumérant les peccadilles de notre "renard," qui a l'air aussi contrit que coupable. Le père écoute l'accusation d'un air attristé, songeant sans doute à appliquer une correction qui devra être rigoureuse s'il ne retient pas son bras solide.

## Le Pardon de Ploumanac'h

Le groupe principal est formé de femmes de pêcheurs faisant partie d'une confrérie à laquelle seule revient le droit très envié de porter les divers attributs représentés : d'abord la croix rouge et or, avec les cierges de chaque côté, puis la *Pieta* dorée ; en tout neuf femmes vêtues de noir, avec coiffes et fichus blancs.

Cette procession a lieu tous les ans, le 13 ou le 14 août, et elle part de l'église si curieuse de la *Clarté*, près Launion, pour venir jusqu'à Ploumanac'h, faisant ainsi un assez long trajet parmi les rochers pittoresques de la côte. On peut dire que *tout le pays* prend part à cette fête religieuse.

Ajoutons que les Vierges portant le Christ mort sont en très grande vénération dans la contrée, et qu'off en rencontre très fréquemment, soit dans les églises, soit sculptées sur de nombreux calvaires.

Ce tableau, qui a obtenu un brillant succès à l'Exposition de Paris, en 1878, est l'œuvre d'un peintre français, M. Lhermitte. *Le Pardon de Ploumanac'h* a figuré aussi à l'Exposition internationale de Munich (Allemagne). L'État l'a acheté pour le musée de la ville de Saint-Quentin (France).

## Une rencontre

Le parc est réellement charmant, le matin, au printemps, lorsque les rayons du soleil nouveau viennent tout revivifier. Le promeneur peut encore se promener à l'air dans les belles allées de ce parc, sans crainte d'être importuné. De loin en loin un cavalier, une voiture qui file rapidement, quelques enfants qui jouent, et, c'est tout. Si l'on aperçoit autour de soi des hôtels somptueux, on pourrait, au milieu de certaines allées détournées, se croire en plein bois.

Dans l'une de ces allées, une belle promeneuse s'est reposée sur un banc, loin de tout bruit ; près d'elle, est venu s'asseoir un habitué du matin qui n'a pas tardé à laisser tomber son journal pour entamer la conversation avec sa belle voisine. Celle-ci, l'œil à demi fermé, un sourire discret sur les lèvres, écoute son interlocuteur et se laisse regarder.

Nous l'avons dit plus haut, le printemps est venu, le soleil a des rayons bienfaisants, la nature renaît, tout semble aimer la vie nouvelle qui amène avec elle le bonheur. Ne cherchons pas à pénétrer la conversation des deux causeurs.

## NOTES ET IMPRESSIONS

La plupart des femmes veulent qu'on leur témoigne en vers l'amour qu'on a pour elles, et se gendarmeraient si la déclaration se faisait en prose.

SAINT-EVREMOND.

Les filles sont présentement bien contraintes. On les marie sans leur demander leur consentement, sans s'informer de l'humeur de celui qu'on leur destine... Elles se trouvent engagées pour toute leur vie sans savoir à qui. Il est certain que les contraintes des religieuses ne sont pas si grandes.

Mme DE MAINTENON.

La France ne supporte pas longtemps l'infortune de ses chefs.

LAMARTINE.

Ceux qui s'ennuient vite sont délicats, mais légers ; ceux qui ne s'ennuient pas aisément sont vite ennuyeux.

SAINTE-BEUVE.

On dit qu'il n'y a plus d'enfants... C'est qu'on ne compte pas les vieillards.

ALPH. KARR

Il est plus facile à un orateur de convaincre une assemblée qu'un individu.

CH. CHINCHOLLE.

La République doit aimer l'école et l'instituteur, comme l'usine et l'ouvrier qui lui fournissent sa matière première : le citoyen.

PAUL BERT.

Dans la vie, nous ne sommes certains que d'une chose : la mort. Cette pensée aussi est consolante.

## LA MORTE VIVANTE!

M. Claude, chef de la police sous l'Empire, vient de publier ses *Mémoires* qui ont eu beaucoup de succès. Nous en détachons un chapitre qui fait bien voir l'adresse des limiers qu'il avait à son service.

J'avais sous mes ordres deux inspecteurs qui, avec le nommé *Requin*, formaient pour moi un très précieux brelan de policiers.

On les surnommait à la Préfecture *la Fouine* et *Bagasse*.

L'un était Lorrain, l'autre Marseillais, comme l'indiquait son sobriquet ; ils étaient très bien avec le *Requin*.

À eux trois, par ma volonté, ils avaient fait sortir de leurs repaires plus de scélérats qu'il n'en faut pour peupler un bain.

Un jour la *Fouine* vint m'avertir à mon cabinet que sur la route de Fontainebleau un ancien cabaret fermé depuis quelque temps était l'objet de la terreur du pays.

Ce cabaret, à l'enseigne de *Mon oncle*, avait été tenu par un nommé *Bequet*. Ce *Bequet*, depuis la mort ou la disparition de sa nièce, une jeune fille de douze ans, avait fermé son débit de vins à tous les passants.

La *Fouine* avait recueilli les bruits les plus étranges qui circulaient depuis la fermeture de cet établissement ; et lui aussi s'était étonné du désintéressement de ce *Bequet*, à la suite de la perte de sa nièce.

Quoique par amour pour sa parente il eût pris pour enseigne de son établissement *A mon oncle*, la *Fouine* ne pouvait décerner à ce débitant un brevet de tendresse ou d'humanité.

Il se rappelait certains faits qui déposaient contre sa mansuétude et qui lui donnaient un caractère aussi farouche que sanguinaire.

Un jour qu'un journalier demandait à voir sa femme, domestique dans cet établissement après la perte de sa nièce, *Bequet*, au lieu de lui montrer son épouse, ne montrait qu'un bâton.

Comme le terrassier insistait, l'aubergiste lui asséna un coup de gourdin si vigoureux, qu'il en garda les marques pendant tout un mois.

Le mari battu ne fut guère plus content lorsque sa femme osa lui reprocher de venir troubler son maître qui, tout à la douleur de la perte de sa nièce, ne voulait recevoir personne.

La femme du journalier, en mettant sur le compte du chagrin de *Bequet* le coup qu'avait reçu son mari, mentait effrontément.

La vérité c'était que le propriétaire de l'ancien cabaret de *Mon oncle* vivait avec toutes les servantes qui se succédaient chez lui, en leur infligeant le plus souvent des corrections dans le genre de celle qu'avait reçue ce trop confiant époux.

Avant l'arrivée de la femme de ce dernier, *Bequet* avait eu une autre servante, morte à la suite de scènes violentes.

Cette malheureuse ayant dit, le lendemain de la disparition de la nièce, que cette enfant n'était pas perdue pour tout le monde, *Bequet* l'avait frappée violemment ; il l'avait qualifiée de menteuse, en disant à qui voulait l'entendre que cette fille ne propageait ces calomnies que dans le but de le *faire chanter* !

Cette bonne ayant soutenu son dire, *Bequet* avait renouvelé sur elle ses mauvais traitements, elle en était morte.

La *Fouine*, de ronde en ces parages avec son ami *Bagasse*, avait entendu raconter tout ce qui s'était passé au cabaret de *Mon oncle*.

Sur le rapport de mes inspecteurs, on avait fait une enquête ; la justice avait ordonné l'exhumation du cadavre de la précédente servante.

Des lésions avaient bien marqué sur le corps de la victime des traces assez nombreuses. Mais l'autopsie révéla que le décès n'était dû à aucune de ces lésions. L'accusation pesant sur ce nouveau *Dumolard* restait donc limitée au fait du mari battu et mécontent.

Pour ne pas charger aussi sa femme, le mari imbécile garda sans rien dire les coups de bâton, par peur du ridicule, par crainte de son épouse et de *Bequet*.

Un an après ces événements *Bequet* mourait. Le mari battu revint au domicile de *Bequet* pour reprendre sa femme.

Sa moitié, veillant alors auprès du cadavre de son maître, lui signifia de se retirer.

Elle lui dit que, mort ou vivant, elle voulait rester fidèle à son maître, qu'elle désirait s'enterrer, par respect pour la mémoire de *Bequet*, dans la maison de *Mon Oncle*, parce que celui-ci, en mourant, la lui avait léguée en toute propriété.

Alors l'époux qui, d'après le code, devenait le légitime propriétaire des biens de sa femme, voulut rester à tout jamais dans une habitation d'où le précédent propriétaire l'avait chassé à coups de bâton.

Il trouvait que cette compensation lui était bien due.

Ce n'était pas l'avis de cette nouvelle épouse du Malabar.

Une altercation s'ensuivit dans la chambre du mort.

Au moment où le mari et la femme faisaient valoir leur droit dans des termes très irrespectueux pour la circonstance, un soupir se fit entendre.

Ce soupir semblait partir du lit où gissait le cadavre. La femme du journalier pâlit, tressaillit.

L'époux, qui avait distinctement entendu ce soupir, s'arrêta coi.

Au moment où la bonne, anxieuse, où le mari terrifié par cette voix étrange, gardaient tous deux un profond silence, un second gémissement, plus distinct encore que le premier, se produisit.

Le journalier, au comble de la terreur, voulut s'approcher du mort pour se rendre bien compte s'ils venaient du cadavre ; sa femme l'arrêta, elle se jeta entre lui et le mort !

— Malheureux, lui cria-t-elle, ne voyez-vous pas par votre sacrilège, par votre conduite impie, que vous réveillez mon maître, sur sa couche mortelle !

Ce journalier était un bonhomme assez simple. Autant par conviction que par terreur, il quitta d'un air effaré la chambre du mort ; il courut comme un fou jusqu'à la porte de la maison.

Une fois dehors, il raconta aux voisins que le défunt de l'établissement de *Mon Oncle* était ressuscité pour le maudire, pour le poursuivre, mort, comme il l'avait poursuivi vivant.

À ce récit fantastique, des groupes se formèrent ; quelques bonnes femmes se signèrent en criant au démon !

La plupart des hommes, des malins, comme il y en a tant à notre époque de scepticisme, prétendirent que le journalier avait eu la berlué ; on lui dit que son épouse, qui lui en avait déjà fait voir de toutes les couleurs, lui avait réservé celle-là pour la dernière.

Enfin les plus incrédules avancèrent que ce revenant pouvait bien être une *revenante*, la petite nièce dont la disparition, dans l'établissement de *Mon Oncle*, n'avait jamais été bien prouvée.

Un homme surtout soutint cette hypothèse ; c'était la *Fouine* qui, déguisé en ouvrier, ne cessait depuis la mort de *Bequet* de rôder autour de la maison.

Depuis un an que son propriétaire avait été acquitté par le tribunal, je ne cessai en effet d'envoyer mes trois agents : la *Fouine*, *Bagasse* et le *Requin* en reconnaissance aux environs de l'ancien établissement de *Mon Oncle*.

Si *Bequet* avait été acquitté faute de preuves, il n'était pas moins resté sous ma surveillance.

La *Fouine* et *Requin* n'en étaient pas à ignorer cette particularité : que la nuit on avait souvent entendu des soupirs étouffés s'échapper de l'intérieur de la maison suspecte.

Plus d'une fois, depuis la mort de la précédente servante, il avait été question de séquestration.

Au moment où le journalier manifestait ses impressions à la foule, la *Fouine* se trouvait là, il jugea le moment d'agir avant le lever du cadavre.

Après avoir formulé son opinion, qui contredisait le dire du crédule époux, la *Fouine* s'empressa d'exciter la foule contre celle qu'il appelait la complice de *Bequet* ; puis il courut tout raconter à la Préfecture.

Ne croyant pas plus que la *Fouine* au miracle signalé par la rusée commère, je m'empressai à mon tour de me rendre avec cet agent, suivi de *Requin* et de *Bagasse*, à la maison isolée de la route de Fontainebleau.

Lorsque je m'y présentai suivi de mes trois inspecteurs, il était temps ! La foule s'était grossie depuis le départ de la *Fouine*, qui y avait joué à dessein en cette occasion le rôle d'*allumeur* ; elle ne parlait rien moins que d'assiéger la maison et d'enfoncer la porte.

Elle voulait voir à toute force le prétendu revenant.

\* \* \*

En ce moment j'arrivai suivi de la *Fouine*, *Requin* et *Bagasse*, après avoir fait prévenir le commissaire de police par l'un de mes agents.

J'avancai sur les lieux, je traversai la foule quand la servante désespérée criait encore :

— Pour le respect du mort, ne violez pas ce domicile.

Et ce fut moi qui lui répondit à travers la cloison :

— Au nom de la loi, ouvrez !

La porte s'ouvrit ou plutôt s'entrebailla.

*Bagasse*, la main appuyée sur sa canne, qui était un gourdin, se mit en travers de l'ouverture, en faisant jouer son bâton pour tenir en respect la foule se ruant contre la porte.

Moi, j'ordonnai à la femme affolée de me conduire près du lit du mort, pendant que le *Requin* et la *Fouine* se glissaient dans la grande pièce du bas, flairant tous les coins.

Je montai l'escalier conduisant à la chambre de l'unique étage où se tenait le lit funèbre, prêt à interroger la femme en présence du défunt.

Alors *Requin* et la *Fouine* allaient et venaient comme deux fauves, tournant et retournant dans la salle du bas.

Leurs yeux s'allumaient ; ils brillaient comme des escarboucles ; le long nez de la Fouine s'allongeait encore.

Sa bouche avait un rire étrange qui s'étendait jusqu'à ses longues oreilles.

Quant au Requin, sa taille qui, d'ordinaire, se tenait voûtée, se redressait avec volupté, sa face remuait comme pour mieux aspirer, avec la Fouine, des émanations de cadavre.

J'étais à peine avec la servante, prêt à lui rappeler les terribles soupçons qui pesaient depuis longtemps sur elle, quand des cris de triomphe retentirent au bas de l'escalier.

J'entendis la Fouine et le Requin me crier :

— Victoire ! monsieur Claude, nous tenons la victime, elle est là... là.

Sans attendre les explications ou les mensonges de la servante, je l'entraînai loin de la bière. Je la fis descendre quatre à quatre l'escalier au bas duquel j'avais entendu les voix de Requin et de la Fouine.

Un spectacle aussi repoussant qu'horrible s'offrit à mes yeux et confondit la complice de Bequet.

Sous l'escalier de la grande salle, dans un étroit espace formant tambour, dont la porte dissimulée venait d'être brisée à coups de hache, se distinguait une forme humaine.

Elle occupait le fond d'une noire ouverture jonchée de paille.

A peine pouvait-elle se remuer tant elle était faible, et supporter le grand jour, tant elle était habituée à ne vivre que dans la nuit.

Cette forme piteuse qui, depuis deux ans, avait désappris à parler, qui recevait une nourriture à peine suffisante pour supporter sa longue agonie, c'était la prétendue nièce du défunt qui, depuis deux années, avait passé pour morte, après sa fausse disparition.

Lorsque l'on apprit, au-dehors, ce qui se passait en dedans, lorsque la nouvelle de la découverte de la séquestrée courut jusqu'aux fortifications, il nous fallut moi et mes agents, pour tenir la foule en respect, le concours du commissaire et de la force armée. Ils arrivèrent afin d'empêcher la complice du défunt d'être mise en pièces par la populace.

Le mystère qui pesait sur la maison de la route de Fontainebleau se faisait jour.

Bequet n'avait fermé son établissement que pour mieux cacher la séquestration de sa nièce, dont la mort lui était payée à l'avance par le représentant d'une riche famille anglaise.

L'instruction, interrompue une première fois sur cette mystérieuse affaire, grâce à Bequet, la terreur du pays, recommença après sa mort, par l'arrestation de sa complice.

\* \*

Voici ce que la nouvelle instruction révéla à la justice.

Au prix de la séquestration et de la mort de l'enfant, la maison de la route de Fontainebleau avait échoué à ce Bequet, un ancien serviteur de la mère de cette jeune fille. La dernière servante de ce misérable héritait à son tour de cette habitation, pour continuer l'œuvre infernale des gens mystérieux qui avaient payé une première fois son infâme bourreau.

La justice, tant de fois dépitée par l'énergie, par la ruse de ce Bequet, avait été éclairée grâce à l'innocence de l'époux de cette harpie.

Celle-ci ne négligeait rien non plus contre sa victime : la faim, le froid, les coups, rien n'était trop dur pour cette pauvre fille !

La prétendue nièce de Bequet succombant, l'œuvre infernale du représentant d'une famille étrangère était enfin accomplie.

La cause fondamentale du martyre de cette séquestrée de la maison de la route de Fontainebleau est assez curieuse par elle-même, et elle dépeint bien le caractère excentrique de l'Anglais, pour que je la signale en quelques mots.

En 1790, on voit que cela date de loin, un Anglais rencontrait à la fête de la Fédération une jeune et jolie Française dont il devint éperdument amoureux. Il se présenta à sa famille ; il se fit agréer pour devenir son fiancé. Les jeunes gens s'aimaient, et, ce qui ne gâtait rien, l'Anglais était aussi riche que la famille de sa future, une famille d'artistes, était pauvre.

Par malheur la révolution éclata. La jeune fille, qui ne pouvait attendre in léfiniment son fiancé et qui n'avait probablement pas l'inébranlable constance des Anglais, se maria. Elle s'unit à un artiste, après avoir attendu six ans, ce qui était déjà fort raisonnable.

Cependant ce que la fiancée de l'étranger mettait sur le compte de l'indifférence n'était que la faute des événements. La Terreur était venue ; après la Terreur, le blocus continental.

L'Anglais, un riche commerçant, lésé dans ses intérêts, humilié dans son honneur national, avait juré de ne pas remettre les pieds en France tant qu'il y resterait un Bonaparte.

En 1815, l'Empire tombé, l'Anglais, le plus fidèle

des fiancés, arrive en France avec les armées étrangères.

Son premier souci est de s'informer de la belle Française de la fête de la Fédération.

Il la retrouve, mariée à un peintre. Lui est plus riche que jamais, et toujours garçon.

Son désespoir est à son comble lorsqu'il apprend que la femme pour laquelle il eût donné un royaume est très malheureuse en ménage uniquement parce que la misère ne cesse de poursuivre la femme du peintre, son idole.

Alors l'Anglais répare discrètement les malheurs de celle qu'il aime toujours. Il fait d'importantes commandes au mari de celle qui fut sa fiancée.

En 1836 le peintre meurt.

L'Anglais apprend cette triste nouvelle qu'il attendait depuis vingt ans ; il en conçoit une joie fort excusable, en raison de sa fidélité.

Sa joie est même si grande qu'il en meurt ; la joie tue comme la douleur ; et il n'a que le temps en mourant de léguer à celle qui fut son unique adoration son immense fortune se montant à plus de deux millions.

En 1848, c'est-à-dire dix ans après, l'enfant de la femme du peintre, à la mort de sa mère, se voit attaquée dans son patrimoine par un neveu du fiancé de sa mère.

On plaide des deux côtés de la Manche.

La fille gagne contre le neveu ; et, riche à son tour, elle fait un superbe mariage. Il n'est plus question des prétentions du neveu jusqu'en 1860.

A cette époque les héritiers du neveu se réveillent. La petite fille de la femme la plus aimée des cinq parties du monde par le plus fidèle des fiancés est attaquée par une nouvelle génération anglaise.

Elle et son mari passent dix-sept ans de leur existence à disputer à la Grande-Bretagne leur fortune.

Le mari succombe dans la lutte. Sa femme ne tarde pas à le rejoindre en donnant le jour à une fille, malingre, souffreteuse, qui se ressent des ennuis mortels d'un procès plein de péripéties cruelles.

Cette enfant est précisément la prétendue nièce du misérable Bequet.

Par quelle filière d'événements cette riche héritière tombe-t-elle dans un bouge ignoble, avant d'être condamnée à une mort anticipée sous un caveau d'escalier, sans air et sans lumière ?

En voici l'explication.

Une fois ses parents morts, un des intendants de la famille anglaise prit sur lui d'anéantir cette orpheline, dont la mort mettait fin à d'interminables procès.

Il paya en conséquence une garde-chasse du château de l'orpheline qui, sous prétexte de lui faire changer de résidence, après la mort de ses parents, l'emmena à Paris.

Ce garde-chasse n'était autre que Bequet, parti trois ans auparavant d'un château de Tours, appartenant à sa jeune maîtresse, pour en faire la servante d'une auberge à l'enseigne de *Mon Oncle*.

Comme la pauvre enfant ne mourait pas assez vite dans la maison isolée de la route de Fontainebleau, il avait fini, après six mois d'humiliations et d'outrages, par la séquestrer, par la faire mourir par anticipation, aux yeux du monde, avant d'en finir réellement avec elle.

Mais la mort l'avait surpris lui-même au moment où il accomplissait cette œuvre infernale, et il eu léguait la continuation à sa digne complice, la femme du journalier.

Heureusement pour la pauvre orpheline, pour la séquestrée, la justice intervint, elle paralysa les menées de cette horrible intrigue partant d'outre-Manche et disputa sur un cadavre une fortune si bien acquise par la fidélité d'un fiancé dont l'amour engendra cependant de si noirs forfaits.

La servante de Bequet fut condamnée pour le défunt à six années d'emprisonnement, comme complice de Bequet dans l'accomplissement de son œuvre abominable.

La séquestrée fut rendue à son château, à sa fortune, par ses tuteurs eux-mêmes, qui prétendirent qu'ils voulaient bien plaider contre elle, contre la France, mais qu'ils n'avaient pas chargé leur intendant d'embrasser leur cause, au point de soudoyer des assassins contre cette jeune héritière.

En 1877, j'étais appelé en Angleterre pour étudier sa police dont mon pickpocket de l'Exposition universelle de 1867 ne m'avait donné qu'un bien faible aperçu.

Au moment de retourner en France, je recevais une invitation d'une noble dame inconnue qui, de la part de son mari, un riche baronnet, m'offrait une hospitalité toute écossaise.

J'étais fort intrigué, moi, un modeste chef de la sûreté, d'être l'objet de ce suprême honneur. Autant par savoir-vivre que par curiosité, je me rendis à l'invitation du noble insulaire.

Que vis-je, après m'être fait annoncer aux châtelains, une dame d'une merveilleuse beauté, d'une exquise distinction, qui fut obligée de me dire son nom, de le faire répéter par son époux, un gentleman dans toute

l'acception du mot, pour que je reconnusse la petite fille, le squelette vivant, la séquestrée de la maison de la route de Fontainebleau.

Elle m'apprit, en me montrant son époux, qui m'accabla de politesses, qu'elle était mariée avec le fils d'un de ses tuteurs. Elle me dit que ces derniers, jaloux de leurs droits, n'avaient jamais voulu les pousser, malgré leur intendant, jusqu'à vouloir anéantir la petite-fille de celle que leur aïeul avait tant aimée.

Elle me le prouva, en me signalant la mort de l'intendant, complice de ses bourreaux, elle me le prouva mieux encore par le nom qu'elle portait.

En effet, au récit des malheurs éprouvés par la jeune séquestrée, le neveu d'un de ses tuteurs avait éprouvé pour elle une vive sympathie.

Lorsque, par les soins de toute sorte, elle était revenue à la santé et à la beauté, la sympathie du neveu pour la victime de sa famille, s'était changée en une vive passion.

La jeune fille, en devenant l'épouse du neveu de ses ennemis, faisait rentrer les millions dans la famille. L'intérêt des parties se trouvait donc sauvegardé avec l'amour-propre national.

CLAUDE.

## ÉLECTIONS DU 2 DÉCEMBRE

### NOMS DES CANDIDATS ÉLUS

COMTÉS.	CONSERVATEURS.
Argenteuil.....	Owens.
Bagot.....	Casavant
Beauharnois.....	Bergevin
Beauce.....	Blanchet
Bellechasse.....	Faucher
Berthier.....	Robillard
Bonaventure.....	Riopel
Brome.....	Lynch
Chambly.....	Martel
Champlain.....	Dr R. Trudel
Charlevoix.....	Gauthier
Compton.....	Sawyer
Deux-Montagnes.....	Champagne
Dorchester.....	Audet
Gaspé.....	Flynn
Hochelega.....	Beaubien
Jacques-Cartier.....	Lecavalier
Joliette.....	Lavallée
Kamouraska.....	Richard
Laprairie.....	Charlebois
L'Assomption.....	Marion
Laval.....	Loranger
Lévis.....	Pâquet
L'Islet.....	Marcotte
Maskinongé.....	Caron
Missisquoi.....	Spencer
Montcalm.....	Richard
Montmagny.....	Fortin
Montmorency.....	Desjardins
Montréal-Est.....	Taillon
Napierreville.....	Paradis
Nicolet.....	Houde
Ottawa.....	Duhamel
Pontiac.....	Bryson
Portneuf.....	Brousseau
Québec-Ouest.....	Carbray
Québec-Comté.....	Garneau
Richelieu.....	Leduc
Richmond et Wolf.....	Picard
Rimouki.....	Asselin
Rouville.....	Poulin
St-Maurice.....	Desaulniers
Shefford.....	Fréjean
Sherbrooke.....	Robertson
Stanstead.....	Thornton
Soulanges.....	Duckett
Témiscouata.....	Déschênes
Terrebonne.....	Chapleau
Trois-Rivières.....	Dumoulin
Vaudreuil.....	Lalonde
Verchères.....	Brillon
Yamaska.....	Wurtele
COMTÉS.	LIBÉRAUX.
Châteauguay.....	Laberge
Drummond.....	Watts
Huntingdon.....	Cameron
Iberville.....	Demers
Lotbinière.....	Joly
Mégantic.....	Irvine
Montréal-Centre.....	Stephens
Montréal-Ouest.....	McShane
Québec-Centre.....	Rinfret
Québec-Est.....	Shehyn
St-Hyacinthe.....	Mercier
St-Jean.....	Marchand

On passe des pieds truffés.

— Monsieur Cocodès, voulez-vous des pieds de cochons ?

— Merci, j'en ai.

ATTENTION.—A l'occasion de la grande Exposition Provinciale, la maison GRAVEL & THIBAUT, 587, rue Ste-Catherine, vendra pendant tout le mois de septembre, à 25 par cent meilleur marché, toutes ses marchandises d'été. De plus, venant de recevoir son importation d'automne consistant dans les plus magnifiques Tweeds, le meilleur choix d'étoffe à manteau qu'il soit possible de trouver. Le département des dames est au complet : étoffes à robe, Flanelles, etc., etc., dans les meilleures qualités et les plus belles nuances. Chapeaux dans les derniers goûts et confectionnés de la manière la plus élégante.

Belle occasion, temps de spéculation pour tous, venez donc acheter à bon marché chez Gravel & Thibault, car cet établissement, qui n'est ouvert que depuis un an, peut cependant se mettre au rang des bonnes maisons de commerce de la rue Ste-Catherine.— J. A. GRAVEL, A. THIBAUT.





L. L. hermitte

LE PARDON DE PLOUMANACH EN BRETAGNE (FRANCE)

## EMPARONS-NOUS DU SOL

Prenons possession du sol, que notre race  
Virile, sage, heureuse, y croisse en liberté.  
Des premiers pionniers français suivons la trace :  
Nos enfants parleront de nous avec fierté.

Notre histoire n'est qu'une homérique épopée  
Résonnante du bruit des mousquets et du cor.  
Aujourd'hui la charrue a remplacé l'épée.  
Humbles colons, votre œuvre est glorieuse encor.

Laissons flotter au vent nos drapeaux pacifiques....  
La hache en main, perçons ces immenses forêts.  
Transformés par la herse en guérets magnifiques  
Les déserts fleuriront au soleil du progrès.

Des rivières de l'Est au Saguenay sauvage,  
Des parags du golfe à l'Ottawa géant,  
De vallons en vallons, de rivage en rivage,  
S'élève un bruit pareil au bruit d'un océan.

Flotte aux fiers pavillons, steamers, locomotives,  
Chantiers, fabrique, usine au sifflet mugissant,  
Villes aux quais bruyants, plaines aux fermes actives,  
Tout chante le réveil d'un peuple florissant.

L'heure sonne, exploitions nos richesses champêtres !  
Jeunes cultivateurs, pourquoi nous fuyez-vous ?  
Enfants du sol, restez au pays des ancêtres ;  
Notre beau territoire est assez grand pour tous !

Dans ces bois plus profonds que nos vieilles provinces,  
Dans cette immense zone inculte, vous pouvez  
Vous tailler un domaine à faire envie aux princes.  
N'est-ce pas le bonheur que parfois vous rêvez ?

Il est dur, je le sais, de porter la cognée ;  
Il est dur de pousser le soc dans les sillons.  
Nos pères cependant n'étaient qu'une poignée !  
Nous sommes mille fois plus nombreux. Travaillons !

Depuis les jours sanglants de mil sept cent soixante,  
Quels étonnants progrès, quels merveilleux travaux !  
Ce colossal labeur d'une race naissante  
Est un superbe exemple, hommes des jours nouveaux !

Si les pauvres vaincus de la lutte dernière  
N'ont point désespéré, bientôt, leurs descendants,  
Dans le ciel d'Amérique agitant leur bannière,  
Pourront dire avec droit : soyons indépendants !

Courage ! Unissons-nous ! De nos rêves splendides,  
Canadiens, nous ferons une réalité.  
Déjà sur les sommets altières des Laurentides  
Je vois poindre le grand jour de la liberté.

L'avenir appartient au peuple qui travaille.  
Oui, quel que soit l'outil, bêche, rabot, compas,  
Jetant un fier dédain à celui qui nous raille,  
Travaillons ! le travail ne nous abaisse pas.

Travaillons ! c'est le cri que poussent les deux Mondes.  
La voix franchit les mers, l'espace est exploré.  
Achevons, nous aussi, quelques œuvres fécondes !  
D'un siècle sans rival suivons le char doré.

NÉRÉE BEAUCHEMIN.

## LES

## RÉVOLTES DE SIMONE

PAR

ANDRÉ MOUEZY

III

La seconde rencontre fut à peine moins désastreuse. Pour  
donner à son amie un aperçu de la vie des champs, Gabrielle  
l'emmena un jour visiter une ferme appartenant à son père, et  
cité, dans le pays, comme type de ferme modèle.

— Simone n'a pas la moindre idée des vraies vaches, du vrai  
lait et des vraies bergères, dit-elle en riant à son mari. Il  
faut lui faire connaître tout cela pendant que je me traîne en-  
core. En ce qui concerne les vaches et les bergères, la vérité  
sera trop nue pour son imagination et... son odorat. Nous  
n'avons pas ici de cornes dorées, de houlettes enrubannées, et  
nos gros sabots sentent le fumier ; c'est égal, il faut voir.  
Après quoi, nous renverrons la Vérité dans son puits, et nous  
remettrons des rubans roses aux bergères. Est-ce dit, Simone ?

Cela fut dit. La famille entière partit un matin, dans un  
grand char-à-bancs de voyage, et Richard, après une belle résis-  
tance, dut prendre les rênes.

Pour obtenir cette concession, sa belle-sœur s'était engagée  
par serment à n'exiger de lui, strictement, que ce qu'il vou-  
drait bien donner. On ne devait pas lui parler, il éviterait  
ainsi le plus léger effort d'esprit ; on devait le laisser chasser  
tout le jour dans les guérets et les ajonnières, sans manifester  
aucun étonnement, aucune désapprobation. On devait, en  
un mot, respecter sa liberté individuelle dans sa maussaderie  
la plus absolue, moyennant quoi il s'engageait à concourir au  
bien-être général en conduisant l'attelage ; à découper la pou-  
larde et le gigot emballés dans les paniers, et à déboucher sans  
bruit le champagne, puis que la marquise d'Hérigny n'aimait  
pas ces petites explosions.

Quant cet engagement fut signé, Gabrielle eut un soupir  
d'allègement.

— C'est bien tout, dit-elle, nous pouvons partir ? Est-ce  
difficile, Seigneur mon Dieu, de faire du bien aux gens, malgré  
eux ! Grâce au ciel, Simone ne sait rien de ces compromis.

Quant à cela, elle se trompait.

La jeune marquise avait suivi toutes ces péripéties, et si elle  
en avait ri, c'était pour ne pas s'en offenser.

Le voyage fut charmant ; la voiture roulait entre deux haies  
vertes et touffues ; si les arbustes sauvages n'avaient plus de

fleurs, l'automne avait nuancé leur feuillage, et les baies  
rouges de l'églantier, les grappes noires du troène, les prunelles  
d'un bleu foncé, égayaient la verdure. La nature s'é-  
veillait avec un murmure confus et indéfinissable, les oiseaux  
chantaient sous les feuilles, les papillons secouaient la pou-  
sière brillante de leurs ailes ; à mesure que le soleil montait,  
les flots d'une lumière dorée coloraient le faite des grands  
arbres, les pétales des fleurs trempées de rosée commençaient  
à briller, et chaque rameau secouait sa perle étincelante ; l'air  
était assez vif déjà pour rendre infiniment agréable la flambée  
qu'on alluma à l'arrivée dans la grande salle de la ferme.

Pendant que les fagots achevaient de se consumer, éclairant  
tour à tour la tête blonde de Gabrielle et le beau visage sérieux  
de Simone, la fermière trotta, alerte encore, pour préparer la  
table et le repas, et la jeune marquise regardait avec un intérêt  
curieux tout ce qui l'entourait.

Son amie avait raison : elle ne se faisait pas la moindre idée  
de la vieille vie campagnarde, chantée le plus ordinairement  
par des poètes qui ne la connaissent pas, et n'en sont pas moins  
crus sur parole, leurs lecteurs étant ignorants comme eux.

Le vieux fermier avait pris possession de son maître, et, sans  
une seconde de répit, il lui parlait successivement des semailles  
d'hiver, de l'élevage des bestiaux, du drainage des prés, etc.  
Tout cela était rustique et monotone, peut-être, mais il y avait  
sur l'honnête figure du vieillard tant de désintéressement, un  
attachement si vrai pour la prospérité de l'œuvre ; le maître,  
de son côté, le payait de ses soins par une attention si affec-  
tueuse et si patiente, que Simone, prise au charme qui émane  
de tout devoir simplement accompli, ne songeait pas à s'ennuyer.

Elle eut même un moment d'attendrissement vrai, en voyant  
les deux vieillards se serrer la main au départ, pendant que le  
fermier rendait à son maître cette justice qu'il n'avait pas men-  
diée.

En se reposant, à l'arrivée, la jeune marquise regardait cette  
grande salle aux solives brunes, aux murs blanchis sur les-  
quels les lueurs mourantes du foyer faisaient danser des ombres  
folles, ces lits énormes, drapés de serge rouge à rayures jaunes,  
une de ces vieilles étoffes fabriquées par nos ancêtres, solides  
et résistantes comme eux ; la table carrée en chêne plein, les  
grosses liasses d'oignons pendantes au-dessus, les dressoirs aux  
bois noirs, naïvement égayés de faïences enluminées ; puis,  
sur la table—on ne les attendait pas—une soupe au lard cou-  
ronnée de choux, qui fumait et sentait bon. Ce matin-là, les  
alentours de la ferme, comme la ferme elle-même, présentaient  
un véritable tableau de paix et de prospérité champêtres. Dans  
les cours, dans les étables, partout le mouvement et la vie.

— Eh bien ! madame, que vous en semble ? fit le docteur qui  
regardait en souriant.

— C'est adorable, monsieur, c'est à devenir fermière !

Richard trouva cette affirmation si dénuée de sens et de vé-  
rité, qu'il rompit soudain son vœu de silencieuse bouderie.

— Vous, fermière, ma lame ! y songez-vous ? Et le fumier ?  
Et les sabots ? Les moutons crottés ? Et le fermier surtout ?  
Simone le regarda, étonnée.

— Je reconnais, dit-elle, que j'ai obéi à l'enthousiasme du  
moment en parlant d'habiter une ferme. Je ne suis pas digne  
de cette vie des champs, bien que je sache, à l'occasion, en ap-  
précier les charmes. Je suis devenue trop complètement Pari-  
sienne.

— Je ne comprendrai jamais l'attrait que Paris inspire à ses  
habitants, reprit Richard, tout pensif.

— Je croyais, monsieur, que vous aviez habité Paris plusieurs  
années ?

— Il est vrai, madame, que j'y ai perdu cinq années de ma  
vie. J'en suis revenu à demi mort et très désenchanté, après y  
avoir fait une triste figure.

— Écoutez les rossignols, fit soudain Gabrielle, alarmée se-  
crètement de la tournure que prenait l'entretien, ils donnent  
un concert, là-bas, dans la vallée ; vous aimez le rossignol, du  
moins, Richard ?

— Non, certes, je ne l'aime pas : c'est un oiseau civilisé que  
l'orgueil a perdu.

— Taisez-vous ! vous êtes un indigne. Je suis sûre que le  
premier Paradis était peuplé de rossignols.

— Erreur, Gabrielle ! il n'y avait dans le Paradis d'Adam  
que des serpents, des pommes et nos premiers parents, qui ont  
écoué les uns, mangé les autres, et se sont fait mettre à la  
porte, où nous sommes tristement restés.

— Hélas ! fit le vieux médecin, avec son gai sourire, il faut  
arriver à mon âge et soigner les souffrants depuis quarante ans,  
pour comprendre le mal fait par Adam à sa pauvre famille !  
Mais il faut se consoler. Allons dîner, voulez-vous ?

Après le repas, abondant et prolongé, Gabrielle, profitant de  
la bonne humeur expansif qui suit la satisfaction légitime de  
l'appétit, emmena son beau-frère dans le potager, derrière la  
ferme, et, l'arrêtant entre un carré de choux superbes et un  
plan d'artichaux qui promettait, elle l'apostropha, très sé-  
rieuse et dépitée.

Richard, dit-elle, vous devenez vraiment trop désagréable ;  
que vous a fait Simone pour que vous cherchiez sans cesse une  
nouvelle boutade à son adresse ?

— Je cherche ! Dieu du ciel ! Gabrielle, je n'ai pas cherché ;  
cela vient tout seul, je vous jure.

— Sans être aimable, vous pourriez être poli, lui rendre quel-  
ques petits services.

— Cela, de grand cœur ; mais elle ne m'en de rien le pas.

— Je crois bien, qu'elle n'en demande pas ! Vous êtes in-  
sensé, Richard.

Le jeune homme se prit la tête à deux mains.

— Donnez, s'il vous plaît, ma sœur, des exemples de petits  
services ; je suis si novice !

— Mon Dieu, c'est très simple ; la vie de tous les jours vous  
fournit mille occasions. Le jardin de Sivray est rempli de  
fleurs. Simone les adore ; lui avez-vous offert jamais un pauvre  
bouton de rose ? Elle se promène : le soleil perce les nuages,  
vous êtes à deux pas ; au lieu de courir chercher son ombrelle,  
comme l'exige la plus élémentaire politesse, vous attirez philo-  
sophiquement votre chapeau sur vos yeux pour vous garantir,  
vous ! Vous avez une belle voix—si vous l'ignorez, je vous  
l'apprends—lepuis l'arrivée de Simone, vous fuyez le piano par  
système, alors que vous lui seriez infiniment agréable en chan-  
tant pour elle et avec elle. Enfin, vous vous renfermez dans  
un "quant à moi" toujours absolu, quelquefois hostile, sa is  
daigner vous apercevoir que vous vivez du même air qu'une  
femme jeune, jolie, intelligente... et veuve, enfin !...

Richard eut un brin que soubsraut...

— Ah ! bah ! dit-il. Est-ce sérieux, cette idée ? avez-vous  
révélé vraiment de précipiter votre pauvre serviteur, avec cette  
jeune dame qu'il ne peut souffrir et qui le déteste, dans la plus  
redoutable des abîmes ?...

— L'abîme ! un mariage heureux ! vous êtes un pécheur en-  
durci. Simone n'est pas ici pour vous, mais pour moi ; c'est  
mon amie la plus chère ; laissez-moi jouir en paix de sa pré-  
sence qui m'est douce ; vous le voulez, n'est-ce pas ?

Richard aimait beaucoup sa belle-sœur ; il la quitta, résigné  
à lui obéir en tout ce qui ne compromettait pas sa situation de  
célibataire. Par malheur, il est difficile de faire bien ce qu'on  
n'a jamais fait, et il était le moins prévenant des hommes.

La marquise d'Hérigny visitait, en compagnie du vieux doc-  
teur, les bâtiments, les prés et les champs, et s'amusait comme  
un enfant de toutes ces choses nouvelles.

Gabrielle la retrouva, immobile sur un sillon, pétrifiée d'é-  
tonnement, devant le fils aîné de la ferme qui retournait d'é-  
normes mottes dans un champ fraîchement labouré.

Le robuste garçon accomplissait comme un jeu ce travail dont  
la vue seule épouvantait Simone. A chaque effort nouveau,  
quand il enfonçait sa bêche plus profondément dans le sol, il  
aspirait une large bouffée d'air pur, les veines de ses bras se  
gonflaient, son torse musculeux se dessinait sous sa chemise de  
toile jaune ; de temps à autre, il s'arrêtait, et répondait, ap-  
puyé sur le manche de sa bêche, aux questions bienveillantes  
de son maître.

— Quel hercule, ma chère ! fit Simone, en passant son bras  
sous celui de son amie ; c'est presque effrayant, cette force !  
A-t-il un cœur, cet homme énorme ?

Gabrielle sourit et, s'adressant au travailleur :

— C'est bientôt le grand jour, je crois ? dit-elle avec bonté ;  
vous savez, Mathurin, que j'offre la couronne et le bouquet d'o-  
ranger.

— Merci, maîtresse, reprit le brave garçon en rougissant de  
plaisir ; Jeanne-Marie sera bien fière... la noce est pour le  
mois qui vient.

Simone toisa de nouveau le fermier de la tête aux pieds, puis  
se retournant, éfarée, vers son amie :

— Comment, dit-elle, ce colosse se mariera ! mais c'est à  
peine croyable !

— Sa fiancée l'attend depuis deux ans, ma chérie, repoussant  
tous les hommages avec une rare constance. C'est la plus jolie  
fille du pays. Elle est riche, il n'a rien ; que veux-tu ? l'amour  
est aveugle !...

La marquise d'Hérigny devait marcher ce jour-là de surprise  
en surprise, et la fidélité de Richard à tenir ses promesses lui  
en ménageait une complète. Vers le soir, au moment où le  
vent s'élevait, refaisant les dernières ardeurs du soleil déai-  
rables et bienfaisantes, il accourut, armé du parapluie de coton  
rouge que la fermière réservait pour les grands jours, et le tint  
au-dessus de la jeune femme, avec la grâce et l'insupportable  
constance d'un chinois de paravent.

Il fourragea, comme un chevreuil grisé de bourdaine, un mas-  
sif de dahlias, seul ornement du jardin, et écrasa Simone sous  
une brassée de ces lourdes fleurs. Enfin, au retour, il la sup-  
plia de chanter, tourna les feuillettes avec zèle, et renversa en  
applaudissant la partition sur les genoux de la marquise : ce  
fut le coup de la fin. Le brave garçon alla se coucher, en-  
chanté de lui-même !

— Gabrielle doit être bien contente, se disait-il.

Pauvre Gabrielle !

Quand elle accompagna, suivant sa coutume, Simone chez  
elle, celle-ci lui dit sans préambule :

— Ma chère amie, si tu m'aimes, il faut obtenir de ton beau-  
frère qu'il redevenue égoïste et taciturne comme devant. Sa  
nouvelle attitude m'épouvante, et je me reconnais coupable des  
plus mauvaises pensées à son sujet.

— Vraiment, Simone ?

— Oui, je me rappelle, une fable... tu sais : il est question  
de la maladresse irréparable d'un ami dévoué. Je suis certaine-  
ment très confuse... très reconnaissante... mais j'ai grand  
peur de recevoir bientôt le pavé sur la tête... tâche qu'il laisse  
la mouche tranquille ; veux-tu, Gabrielle ?

## VI

En quittant la retraite luxueuse où elle vivait depuis deux  
ans, la marquise d'Hérigny avait accompli un véritable acte de  
courage. Plongée dans la paresse d'âme et la dangereuse apa-  
thie qui suivent les grandes secousses morales, elle se regardait  
souffrir avec une sorte de volupté. Jeune, fière et belle, elle  
ressemblait à ces fruits d'apparence vermeille que rongent un ver  
invisible. Secouant sa torpeur, un dernier élan l'avait jetée  
dans le milieu sain et absolument nouveau qui convenait à la  
sensibilité délicate et presque douloureuse, triste regain laissé  
par les froissements de la vie, et il lui fallut peu de jours pour  
en ressentir le bienfait.

Entraînée, par un courant d'affection, dans cette ruhe bien  
organisée, où chacun avait ses habitudes laborieuses et régu-  
lières, la jeune femme n'osa plus se perdre dans ses amères rêve-  
ries ; suivant son amie pas à pas, elle respira avec délices ce  
parfum reposant qu'exhalait l'épouse aimée et la mère heu-  
reuse, et laissa la main douce et ferme de Gabrielle élever peu  
à peu une barrière entre le passé et l'avenir.

Certes, si la destinée voulait enfin lui ménager un dédomma-  
gement, elle ne pouvait choisir une incarnation plus char-  
mante que la compagne du Dr Clarvey.

Tout en s'intitulant femme très positive, elle savait garder  
la mesure juste, l'équilibre parfait, et mettre dans les plus  
petits événements assez de grâce et de poésie pour leur donner  
de l'attrait.

Supportant les misères quotidiennes avec une inaltérable  
bonne humeur, elle s'occupait toujours des autres, et affirmait  
gaiement que cette charitable disposition d'esprit n'était que  
de l'égoïsme raffiné, puisque le contact journalier des misères  
d'autrui lui remplissait, par comparaison, l'âme de reconnais-  
sance.

— Je ne découvrirai pas une seconde fois l'Amérique disait-  
elle ; mais je suis sûre de trouver toujours un heureux côté à  
chaque chose. Il ne faut pour cela que chercher avec une  
bonne volonté sincère, et non pas en regardant de mauvaise  
grâce, à travers ses doigts. Se plaindre de tout est un système  
déplorable, et c'est fatiguer le sort lui-même que lui présenter  
sans cesse l'agressive et méfiante figure d'un hérisson roulé en  
boule.

Très différente des amis redoutables qui publient leur dévoue-  
ment à son de trompe, et exigent une gratitude éternelle pour  
une épingle offerte à propos, Mme Etienne Clarvey semblait  
toujours, en obligeant les autres, se rendre service à elle-même,  
et, par cette charmante manière, elle doublait le bienfait et  
rendait la reconnaissance facile et douce.

Simone demeurait depuis six semaines sous ce toit hospita-  
lier, quand elle se trouva initiée, du même coup, en quelques  
heures, aux plus terribles menaces et aux joies les plus pures  
de la vie.

Elle trembla, quand un même nuage d'angoisse vint autour  
d'elle assombrir tous les fronts. Elle entendit le faible vagisse-  
ment d'un enfant répondre à un suprême cri de délivrance ; elle  
vit avec une émotion inconnue le Dr Clarvey se cacher le front  
en sanglotant sur les mains de sa femme, alors qu'il remettait  
en ses chères mains maternelles le petit être fragile et rose qui  
lui devait la vie.



Elle se surprit à contempler avec un intérêt attendri cette ébauche de femme. Car c'était une fille, suivant le désir de Gabrielle. Et l'admiration de tous était si naturelle qu'elle fit comme les autres, et trouva superbe ce pauvre bébé d'une heure, perdu dans les dentelles et les rubans bleus.

L'enfant avait quinze jours, et la famille entière s'était réunie entre son berceau et le lit de sa mère, au moment où Gabrielle essaya le coup d'Etat qu'elle rêvait depuis longtemps, et qui lui semblait de la meilleure diplomatie.

Posant sur les genoux de la marquise sa petite fille qui dormait, elle réclama le silence, et elle commença sans préambule.

—Vous saurez tous que Simone sera marraine de ma fille. Dieu ! que cela fait de bien à dire : ma fille ! Donc, Simone sera marraine, avec Richard, naturellement.

Richard, qui lisait dans la fenêtre, se retourna par un soupir.

—Parrain, moi, dit-il ! avec madame ! et d'une fille ! vous n'y songez pas, Gabrielle, c'est tout ce qu'il y a de plus invraisemblable.

Dans ces exclamations sincères, trop sincères, Simone saisit seulement les deux mots qui la concernaient ; elle avait redouté une politesse excessive, elle se heurtait à une répulsion avouée, et n'en était pas plus satisfaite.

—Voyons, Richard, continua Gabrielle toute à son sujet, vous trouvez bon, je suppose, de baptiser cette enfant ?

—Ma chère sœur, le baptême est une institution que je respecte infiniment. Il est très à propos que vous baptisiez votre fille : mais je trouve moins à propos d'être partie, et partie nécessaire dans cette cérémonie.

—Ne peux-tu donc, Richard, rester une heure tranquille dans une église ? reprit le docteur avec reproche. En réalité, nous ne te demandons que cela.

—Pardon, fit le jeune homme, pardon ; à mon sens, c'est tout autre chose. J'ai connu autrefois les obligations d'un parrain, et je me sens incapable, en conscience, de diriger, d'éduquer, de sanctifier ma pauvre nièce... Sérieusement, Gabrielle—Dieu me garde de vous affliger !—mais il faut y songer. Vous êtes tous des gens d'un grand sens ; vous avez des vertus, de la religion. Moi, j'ai à peine du bon sens, très peu de vertus, point du tout de religion.

—Je t'en prie, Richard, dit le docteur sérieusement, ne te pose pas en sceptique aussi absolu. Tu me fais une peine véritable ; de plus, tu te trompes toi-même. Parce que tu as vu, comme moi, certains dévots se rendre haïssables, eux, leur dévotion, et le Dieu qu'ils inventent pour lui offrir en holocauste la réputation de leur prochain et le cœur de leurs ennemis s'ils peuvent l'arracher, cela ne veut pas dire que le culte de Dieu, le vrai culte du vrai Dieu, largement compris et pratiqué dignement par des esprits droits et justes, ne mérite pas tous les respects. Il y a des preuves.

—Oui, il y a ma mère, d'abord ! fit le jeune homme en inclinant sa haute taille, et en couvrant de baisers le front ridé et les yeux mouillés de la vieille femme ; je suis un âne bête et un mauvais sujet si je vous fais pleurer, chère sainte. Je serai parrain pour vous plaire ; je me ferai moine, si vous le désirez. Voyons, souriez un peu à ce grand misérable qui vous aime....

Comment appelons-nous ma filleule, Gabrielle ?

—Mon ami, cela regarde Simone.

Richard, dans son expansion filiale, avait perdu de vue la marquise d'Hérigny et la pénible nécessité de réciter avec elle le *Credo*, le *Pater* et l'*Ave* ; ce souvenir mit un peu de glace sur sa chaude bonne volonté. Cependant il se tut.

—Eh ! voulez-vous bien, chère madame, reprit le docteur Etienne, qui n'avait pas plus saisi l'hésitation de son frère que la secrète mortification de Simone, voulez-vous bien accepter pour compère cet original personnage ?

—Je vous avoue, monsieur, reprit la jeune femme, que dans un baptême je considère, avant tout, l'enfant ; ensuite, les parents ; et très peu, aussi peu que possible, le parrain. Dans ces conditions, je serai très volontiers marraine avec monsieur.

La leçon était verte : Richard la reçut en toute humilité. On décida que la fillette se nommerait Jane-Simone-Marie. Et la journée se termina par des projets de fête.

(La suite au prochain numéro.)

Malade et souffrante depuis très longtemps, causant beaucoup d'inquiétudes à mon mari et à ma famille, le découragement s'était emparé de moi. J'avais tout employé pour me guérir. Ma position, loin de s'améliorer, s'aggravait. Ne sachant plus que faire et voulant à tout prix obtenir du soulagement, je fis usage des Amers de Houblon, qu'une personne m'avait indiqués comme étant un remède efficace. Au bout de quelque temps il s'opéra de tels changements chez moi qu'on disait que j'étais l'objet d'un miracle. Les Amers de Houblon sont une providence pour les malades. —*Home-Journal*.

## LE PÈRE SÉPI

—Non, voyez-vous, monsieur Frantz, me disait le père Sépi, celui qui vous dit qu'on devient meilleur en devenant vieux, et qu'on pardonne à ceux qui vous ont fait du mal, celui-là ne sait pas ce qu'il dit, et celui-là n'a pas vu tuer son fils à ses côtés : sans cela, il n'y pardonnerait pas si facilement.

Et la voix du vieillard tremblait, et, tandis que, se baissant vers l'âtre, il prenait un charbon pour allumer sa pipe, je voyais une grosse larme couler lentement sur sa joue, et un frémissement de colère agiter sa grosse moustache grise.

C'était un brave homme, que Joseph Gunter, plus connu dans le pays sous le nom de "père Sépi," diminutif de son nom de baptême. Je le connaissais depuis mon enfance, car il était déjà la garde-chasse de mon grand-père, et plus d'une fois, tout enfant, j'avais couru avec lui des journées entières, dans les grandes forêts de sapins des Vosges ; plus d'une fois, surpris par la nuit, je m'étais réchauffé à son foyer, j'avais mangé sa soupe et dormi dans le grand lit, aux rideaux bien blancs, de la chambre où le vieux logeait ses amis. Plus tard, il avait été le guide et le compagnon de mes

chasses, et c'était lui qui, le premier, m'avait appris comment on traque le chevreuil dans les bois, ou comment on attrape, dans les ruisseaux rapides, aux eaux claires, la truite qui file entre les rochers. Maintenant, le pauvre vieux ne chassait plus guère. Mais, chaque fois que je revenais au pays, ma première visite était pour sa cabane, cachée au milieu des hêtres, au bord du petit lac où, souvent, j'avais fait de si bonnes parties de canot. Et chaque fois qu'il me voyait arriver, le bonhomme, tout joyeux, me tendait les deux mains, et me criait de loin :

— Hé ! bonjour, M. Frantz ! Arrivez ! Il y a encore dans l'armoire une bouteille de mon vieux kirsch !

Et toute sa bonne figure riait ; ses petits yeux se fronçaient sous les gros sourcils tout gris, et, bien vite, il me faisait place au coin du feu, où nous passions de longues heures à causer gaiement tous les deux.

Mais, ce soir-là, le père Sépi était tout triste. Il ne disait rien, me répondait à peine, et, de temps en temps, un gros soupir gonflait sa poitrine.

— Ça ne va donc pas, père Sépi ? lui dis-je. Qu'est-ce que vous avez, ce soir ?

— Ah ! monsieur Frantz, il y a aujourd'hui sept ans qu'ils m'ont tué mon pauvre Fritz, et, voyez vous, je ne peux jamais passer ce jour-là sans pleurer.

Fritz, c'était le second fils de mon vieil ami, mon ancien camarade d'école, tué au siège de Belfort. Je respectais la douleur du bonhomme ; mais je pensais que, pour lui, mieux valait ne pas souffrir en silence. Aussi, lui demandai-je de me conter cette triste histoire. Il ne se fit pas prier et me parla ainsi :

— Vous savez que l'aîné de mes garçons, Jacques, était soldat au 30<sup>e</sup> de ligne. Quand la guerre éclata, il était en permission ici depuis trois jours à peine. Il fut brusquement rappelé et alla rejoindre son régiment. Trois semaines après, j'apprenais qu'il était mort à Reichshoffen. Alors, je dis à Fritz, celui qui n'avait que vingt ans, et dont la naissance avait pris ma pauvre femme :

— Garçon, ton frère a fait son devoir : il a été tué en se battant pour la France. Qu'est-ce que tu vas faire ?

Mon brave Fritz était fiancé avec Marguerite Deuber, vous savez la fille de l'bergiste de Müsbach. Il l'aimait de tout son cœur et ils devaient se marier après la vendange. Malgré cela, il rompit tout de suite.

— Père, il faut que je parte aussi. Les Prussiens sont chez nous : Je dois me battre.

Naturellement, je trouvai qu'il avait raison. Mais, quand il alla dire cela au père de sa fiancée, celui-ci se mit en grande colère.

— Non, disait-il, tu ne dois pas t'en aller. Tu es dispensé, puisque ton frère était sous les drapeaux. Tu dois rester ; à quoi cela t'avancera-t-il quand tu te serais fait casser les os à ton tour ? A quoi serviras-tu ? Un de plus ou de moins, ça ne fera rien à l'affaire. Laisse-les se battre, et ne bouge pas. Que le vieux s'en aille, s'il veut. Toi, je ne veux pas que tu nous quittes.

Fritz regarda sa fiancée. Elle pleurait dans un coin et n'osait pas parler.

Gretchen, lui dit-il, que veux-tu que je fasse ?

Elle l'embrassa, et lui dit :

— Il faut aller te battre : Moi, je resterai avec ton père.

Le lendemain, mon garçon partit, et, peu de jours après, je sus qu'il était enfermé dans Belfort avec le bataillon des mobiles de chez nous.

J'attendais toujours de ses nouvelles. A la fin, n'en recevant pas, je n'y tins plus, et je partis à mon tour. Comme je connais bien la montagne, je pus passer, la nuit, à travers les postes prussiens, et arriver jusqu'à la ville. On me laissa entrer, car j'apportais des nouvelles, et on m'indiqua la casemate où était Fritz. Le brave gars se portait bien, malgré les privations du siège et la rude vie qu'il menait. Il fut tout heureux de me revoir, et nous passâmes là quelques bons jours ensemble.

Mais, quand je voulus retourner au pays, on ne pouvait plus sortir de la ville. Alors, ma foi ! comme je ne voulais pas être une bouche inutile, je me dis que je devais m'engager, moi aussi. Mais, quand je me présentai devant le capitaine de recrutement, un tout jeune homme, avec un lorgnon dans l'œil, il me rit au nez :

— A votre âge ! s'écria-t-il. Mais mon bonhomme, vous ne pourriez pas seulement faire une demi-étape.

— C'est bon, dis-je, tout en colère. Avec mes soixante ans, je chasse encore toute la journée sans me reposer une minute. Je ne pourrais pas rester tout le jour derrière une table, comme vous, c'est vrai ; mais, pour envoyer quelques balles aux Prussiens, et pour me faire tuer au besoin, je suis encore assez solide.

Là-dessus, je tournai le dos à ce blanc-bec, et m'en allai tout droit chez le colonel Denfert.

— Mon colonel, lui dis-je, on prétend que je ne suis plus bon à rien. Est-ce vrai, que vous refusez aux vieux Alsaciens le droit de recevoir des obus à côté de vous ?

— Non, mon brave, répondit-il. Il y a toujours place pour les hommes de cœur.

Et il me permit de m'engager dans la même compagnie que mon fils.

Vous jugez si j'étais content. Je me rappelais encore assez l'exercice, et je vous assure qu'au bout de quelques jours, j'étais un soldat très passable. Nous primes part, Fritz et moi, à plusieurs sorties, mais sans être blessés, et, chaque fois, le soir, nous nous serrions l'un contre l'autre, tout heureux de nous revoir encore une fois en vie.

Enfin, au mois de décembre, il y a aujourd'hui sept ans, comme je vous le disais, nous étions allés en reconnaissance, et nous revenions tranquillement quand, tout à coup, voilà une compagnie allemande qui nous tombe dessus. On se bat tant qu'on peut, et bientôt nous voyons les Prussiens reculer, puis se débâter et fuir. Tout content je me retourne pour serrer la main de Fritz. Mais, au moment où j'allais l'embrasser, je le vois chanceler et tomber par terre.

— Qu'as-tu ? lui dis-je. Es-tu blessé ?

— Père, dit-il d'une voix faible, j'ai mon affaire. Dites à Gretchen que je l'aimais bien....

Et, comme j'étais à genoux à côté de lui, il mit sa tête sur ma poitrine, comme il faisait quand il était enfant, et il mourut.

Le père Sépi s'était tu depuis longtemps, et j'étais toujours là, regardant ce vieillard, qui avait donné ses deux fils à la patrie, et qui pleurait à son foyer solitaire.

— Allons ! me dit-il tout à coup, Encore un verre de kirsch, monsieur Frantz. Et puis, il faudra vous mettre en route, car la nuit est noire, et les chemins sont mauvais.

X...

## Mères ! Mères !! Mères !!!

Etes-vous troublées la nuit et tenues éveillées par les souffrances et les gémissements d'un enfant qui fait ses dents ? S'il en est ainsi, allez chercher tout de suite une bouteille de SIROP CALMANT DE MME WINSLOW. Il soulagera immédiatement le pauvre petit malade — cela est certain et ne saurait faire le moindre doute. Il n'y a pas une mère au monde qui, ayant usé de ce sirop, ne vous dira pas aussitôt qu'il met en ordre les intestins, donne le repos à la mère, soulage l'enfant et rend la santé. Les effets tiennent de la magie. Il est parfaitement inoffensif dans tous les cas et agréable à prendre. Il est ordonné par un des plus anciens et des meilleurs médecins du sexe féminin aux Etats-Unis. Les instructions nécessaires pour faire usage du sirop sont données avec chaque bouteille.

Une toux et un mal de gorge doivent être arrêtés. La négligence est souvent la cause d'une maladie de poumons ou d'une consommation incurable. LES TROCHISQUES DE BROWN pour les Bronchites ne causent aucun danger à l'estomac comme un sirop et pectorales, mais agissent directement sur les parties malades ; soulagent l'irritation, guérissant l'Asthme, Bronchites, Rhumes, Catarrhes et maux de gorge, et les autres maladies auxquelles sont sujets les orateurs publics et les chœurs. Depuis trente ans que ces TROCHISQUES sont en usage, ils n'ont fait que gagner en popularité. Ce n'est rien de neuf, mais ils ont été expérimentés depuis bien longtemps et ils ont mérité d'être rangés au nombre de ces rares remèdes qui procurent une guérison certaine dans le siècle où nous vivons. Vendez partout à 25 cents la boîte.

## LES ÉCHECS

MONTREAL, 8 décembre 1881.

Adressez les communications concernant ce département à O. TREMPÉ, 698, rue Saint-Bonaventure, Montréal.

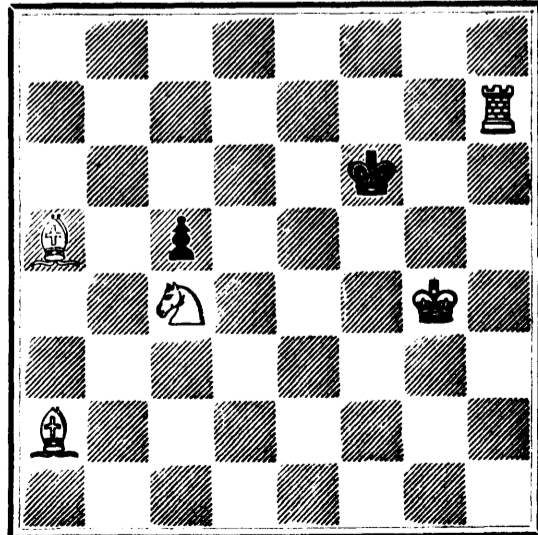
## SOLUTIONS JUSTES.

Problème No. 292.—MM. F. Côté, H. Giroux, J. Brunette, Québec ; Un amateur, E. Legault, Ottawa ; M. Lalaadry, New-York ; A. C., St-Jean ; H. Lafrenière, T. Gagnier, A. Buisson, M. Toupin, Montréal.

## PROBLÈME No. 293.

Dédié au "Montreal Chess Club."

Composé par M. J. FAYSSÉ, de Beauvoisin, France.  
NOIRS.—2 pièces.



BLANCS.—5 pièces.

Les blancs jouent et font mat en 4 coups.

## SOLUTION.—No. 292.

Blancs. Noirs.  
1 T 3e CR 1 Roue.  
2 Mat selon le coup des Noirs.



IL A FAIT L'ÉCOLE... . VISSONNIÈRE

HAUTES NOUVEAUTÉS
ARTICLES DE PARIS
FANTAISIES

A L'OCCASION DES
FETES DE NOEL ET DU JOUR DE L'AN

FLEURS, SOIERIES
CHAPEAUX, PLUMES
ROBES ET MANTEAUX

GRANDE EXPOSITION

CHEZ

BOISSEAU & FRERES,

235 & 237, Rue Saint-Laurent,
MONTREAL

ÇA ET LÀ

Joseph Dion, le célèbre billardiste canadien, vient de remporter le premier prix de \$1,000 et le magnifique insigne monté en diamants, dans le grand tournoi qui a eu lieu à New-York.

Un vieillard du comté de Crittenden, Ky., qui blasphémait contre Dieu parce qu'il n'envoyait pas de pluie, a été frappé sur le coup par un mutisme complet, et n'a pas articulé un seul mot depuis.

Vous ferez mieux de me demander de la morale que de l'argent, disait un gentilhomme parfaitement habillé, à un mendiant qui lui tendait la main.

Je vous ai demandé ce dont je crois que vous avez le plus, répondit ce dernier.

Des capitalistes de New-York ont formé le projet de faire construire trois steamers en acier destinés exclusivement au transport des passagers. La vitesse de ces vaisseaux devra être assez grande pour faire en cinq jours la traversée entre New York et l'Angleterre.

Le premier baril de sucre de betteraves manufacturé au Canada, a été expédié au ministre de l'Agriculture, à Québec, par la compagnie de Coaticook. Ceci fait, la compagnie a maintenant droit à l'indemnité de \$7,000 par année pendant dix ans que le gouvernement provincial a promis d'accorder à la première manufacture en opération.

La première vente de ce sucre a été faite à Montréal il y a quelques jours.

Les travaux du chemin de fer de Sorel et Montréal sont poussés avec beaucoup de vigueur. Cette ligne sera vraisemblablement terminée en janvier prochain. Les rails sont posés sur une longueur considérable à partir de Sorel, et l'on commencera bientôt à les poser à l'autre extrémité du chemin, à Saint-Lambert, le point de jonction devant être à Verchères. La compagnie a réglé avec presque tous les propriétaires des terrains que devra traverser le chemin. Ces propriétaires étaient au nombre de plus de sept cents.

Toutes les douleurs et les maladies que vous éprouvez, qui vous empêchent de prendre du repos, qui épuisent vos forces, qui vous font perdre le beau teint que vous possédez, qui épuisent tout votre système, enfin, jusqu'à vous rendre la vie insupportable, tout cela peut se guérir et disparaître complètement en faisant usage des Amers de Houblon, qui sont infailibles dans les cas signalés plus haut. Les Amers de Houblon agissent immédiatement. Leur action tient du surnaturel. Pour vous en convaincre faites-en l'expérience.—Cincinnati Saturday.

La consommation guérie.—Depuis 1870, le docteur Sherar, a donné, par l'entremise de ce bureau, les moyens de guérison à des milliers de personnes affectées de cette maladie. La correspondance devenant trop volumineuse j'ai dû lui venir en aide. Il a été obligé par la suite de l'abandonner complètement, et il m'a remis la recette de ce simple remède végétal, découvert par un missionnaire aux Indes, qui est si puissant à guérir la consommation, les bronchites, l'asthme, le catarrhe, les maux de gorge et autres maladies des poumons; c'est aussi un remède certain contre la faiblesse générale. Ses propriétés curatives ont été prouvées dans des milliers de cas, et mû par le désir de soulager mes semblables affectés de ces maladies, je me fais un devoir de le faire connaître à tout le monde. Sur réception d'un timbre-poste et d'un numéro de ce journal je vous enverrai à votre adresse, franc de port, la recette de ce remède avec toutes les descriptions, en français, en anglais et en allemand.—W. A. NOYES, 148, Powers Block, Rochester, N. Y.

NAISSANCE

En cette ville, le 28 novembre dernier, madame A. D. Jobin a donné le jour à une fille.

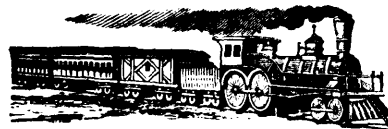
DÉCÈS

En cette ville, le 30 novembre dernier, à l'âge de deux ans cinq mois, Marie-Blanche-Alice, enfant de M. J. E. Tourangeau, de l'Opinion Publique.

PRIX DU MARCHÉ DE DETAIL DE MONTREAL

Montréal, 3 décembre 1881.

Table with columns for FARINE, GRAINS, LAITERIE, VOLAILLES, LÉGUMES, GIBIERS, VIANDES, and DIVERS, listing various goods and their prices.



Chemin de Fer Intercolonial

1881—Arrangements d'Hiver—1882

A partir du 21 Novembre 1881, les trains directs à Passagers partiront tous les jours (Dimanches exceptés), comme suit :

Table listing train routes and departure times: Part de Pointe-Lévis, Arrive à Rivière-du-Loup, Trois-Pistoles, Rimouski, Campbellton, Dalhousie, Bathurst, New-Castle, Moncton, Saint-Jean, Halifax.

Ces trains font la connexion à la Jonction des Chaudières, avec les trains du Grand-Tronc qui partent de Montréal à 10.00 p. m.

Les trains pour Halifax et St-Jean vont directement à leur destination le dimanche.

Les trains quittant Halifax à 2.45 p. m., et St-Jean à 7.25 p. m., et arrivant à Montréal à 6 hrs. a. m., en faisant connexion à la Jonction des Chaudières avec le train du Grand-Tronc à 8.10 p. m., restent à Campbellton le dimanche.

Le char Pullman qui part de Montréal le Lundi, le Mercredi et le Vendredi, va directement à Halifax, et celui qui part le Mardi, le Jeudi et le Samedi, va directement à St-Jean.

Pour ce qui regarde les prix de passage, le taux du fret, les arrangements des convois, etc., des informations complètes seront données par

G. W. ROBINSON,

Agent des Passagers et du fret pour la division de l'Est,

No. 120, rue Saint-François-Xavier, ancien local du bureau de Poste, Montréal.

D. POTTINGER,

Surintendant-en-Chef.

Moncton, N.-B., 15 nov. 1881.—52 f.

ADRESSES D'AFFAIRES

MOUSSEAU, ARCHAMBAULT & MONK, AVOCATS,

No. 7, RUE ST-JACQUES (AU SECOND), MONTREAL

Hon. J. A. MOUSSEAU, J. L. ARCHAMBAULT, B.C.L. C.R. et M.P., Sec. d'Etat. F. D. MONK, B.C.L.

J. G. H. BERGERON, B. C. L.

AVOCAT,

7, RUE SAINT-JACQUES, MONTREAL

AU GRAND VATEL

26, 28, 30, Rue St-Jacques

MONTREAL

LUNCH A TOUTE HEURE

A 25 CENTS ET 50 CENTS

PAGUELO & ST-JEAN AVOCATS, No. 34, Rue Saint-Jacques, MONTREAL

SIMEON PAGUELO, C.R. E. N. ST-JEAN, B.C.L.

LACOSTE, GLOBENSKY & BISAILLON, AVOCATS,

No. 11, Cote de la Place-d'Armes, MONTREAL

ALEX. LACOSTE, C.R.L.L.D. BENJ. GLOBENSKY F. J. BISAILLON, B.C.L. T. BROUSSEAU, L.L.B.

F. X. COCHUE,

EVALUATEUR,

Membre de la Corporation des Agents d'Immeubles; négociant des Prêts sur Immeubles; Achat et vente de biens fonciers. Bureau à la Commission des Immeubles,

RUE SAINT-JACQUES, No. 71, MONTREAL

BUREAU DE CREDIT

GAGNON FRÈRES, Propriétaires,

ÉDIFICE DE LA BANQUE JACQUES - CARTIER, PLACE-D'ARMES, MONTREAL

P. FOREST,

300, rue Saint-Paul, Montréal — 1, rue Bourla, Antwerp (Belgique)

Produits canadiens vendus en France, Allemagne et Belgique.—Importateur d'Articles français, belges et allemands, aux prix de fabrique.—Spécialité de matières premières.

Manufactures Françaises d'Ornements d'Eglise. Quatre premiers prix et un Diplôme d'Honneur à l'Exposition de Montréal

R. BEULLAC,

229, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL

Peinture Religieuse, Chasublerie, Orfèvrerie, Bronzes. Succursale des Etablissements Artistiques de Bar-le-Duc (France), pour la Peinture sur Verre (Vitraux) et la Statuaire Religieuse.

UNIQUE OCCASION

De se former une Bibliothèque à Bon Marché. Quinze pour Cent de remise sur tous les achats d'au moins \$10.00 des ouvrages de Théologie, Histoire, Littérature, Droit, Médecine, etc., etc.

En établissant une manufacture de papier, nous avons décidé de nous occuper à l'avenir plus particulièrement de la PAPETERIE, de la LIBRAIRIE CLASSIQUE et de PIÈTE, pour la vente en gros et l'importation sur demande; et afin d'écouler le plus promptement possible notre fond de livres et d'articles de détail nous ferons une grande réduction sur les prix, sous forme d'escompte, suivant l'importance des achats

J. B. ROLLAND & FILS,

LIBRAIRES-ÉDITEURS,

12 & 14, Rue Saint-Vincent, Montréal



BULLETIN MENSUEL

DU

Bureau de Poste de Montréal

DÉCEMBRE 1881

Table with columns: Distribués, DÉPÊCHES, Fermés. Rows include destinations like Ontario et Etats de l'Ouest, Québec et Provinces Maritimes, Dépêches Locales, Etats-Unis, Grande-Bretagne.

(A) Sacs pour Char Palais ouverte jusqu'à 8.45 heures... (B) Sacs pour Char Postal ouvert jusqu'à 9.00 heures p.m.

70 CARTES DE VISITES avec votre nom. — En 10c caractères nouveaux, nouveaux genres, par des artistes: Bouquets, Oiseaux, Chromos, Paysages, etc., tous différents. L'ivre d'échantillons complets pour agents, 25c. Grande variété de Cartes d'Annonces. Diminution pour le commerce et les imprimeurs. 100 Échantillons de Cartes d'Annonces de Pastelliers, 50c. Adresse: STEVENS & BROS., boîte 22, Northford St., Montréal.

"L'OPINION PUBLIQUE"

On peut s'abonner pour 6 mois ou un an en s'adressant au No. 7, de la rue Bleury. La nouvelle administration a fait un choix de collaborateurs recrutés dans tout ce que la Province a de meilleur comme écrivains. L'abonnement n'est que de \$3.00 par an.

POELES, POELES!!

Le poêle de passage COUNTESS, nouveau modèle, est le mieux fini, le plus économique et aussi le plus amélioré avec ou sans fourneau, POELES DE CUISINE à bois et à charbon, Chaudières à charbon, Pelles, Sacs, etc., chez L. J. A. SURVEYER, 188, RUE NOTRE-DAME, Montréal.

AU COMMERCE

Nous attirons l'attention des commerçants d'HUILE d'ECLAIR (GE) sur l'introduction générale de

L'Huile Australe

DE

PRATT

DANS LE CANADA

Cette huile célèbre, comme il est bien connu, pendant plusieurs années, été reconnue sur les marchés américains et européens comme la meilleure sous tous les rapports, et nous avons pu à peine suffire à la demande. Cependant, nous sommes maintenant en mesure de donner satisfaction spéciale au marché du Canada, et nous nous sommes entendu avec

M. C. PREVERLY

comme agent pour voir à la promptitude et fidèle exécution des commandes, soit pour délivrer l'huile présentement ou pour faciliter les importations directes.

CHS. PRATT & CIE

NEW-YORK,

Seuls Propriétaires et Manufacturiers

L'HUILE ST-JACOB

MARQUE DU COMMERCE



LE GRAND REMÈDE ALLEMAND POUR RHUMATISME.

La Névralgie, Sciaticque, Lumbago, le Mal de Reins, Douleurs de l'Estomac, la Goutte, l'Équinancie, Inflammation du Gosier, Entures et Foulures, Brûlures, Echaudements, Douleurs générale du Corps, et pour le Mal de Dents, d'Oreilles, pour Pieds et Oreilles Glacés, et pour toutes autres Douleurs et Maux.

Aucune préparation sur la terre est égale à l'Huile St. Jacob comme remède externe sain, certain, simple et bon marché. L'essai coûte peu, seulement la petite somme de 50 cents, et tous ceux souffrants de douleurs peuvent avoir une preuve positif du mérite que cette médecine réclame.

Les directions sont publiées dans onze langues différentes.

Vendues Par Tous Les Droguistes Et Commerçants De Médecines.

A. VOGELER & CIE., Baltimore, Md., U. S. A.

LA POUDRE ALLEMANDE SURNOMMÉE

THE COOK'S FRIEND

NE FAILLIT JAMAIS ET NOT

Vendue chez tous les Épiciers respectables.

LES PILULES GOLVIN ET LEUR IMITATION



On cherche à éveiller une confusion par une imitation grossière des Pilules Golvin. — Toute boîte de Pilules qui ne serait pas conforme au modèle ci-contre devra être considérée comme une contrefaçon. De plus, chaque pilule porte imprimé le nom Golvin. — Les Pilules de Golvin sont un puissant purgatif du sang. Elles sont efficaces dans toutes les maladies; elles guérissent les Constipations les plus opiniâtres, les Rhumatismes, la Goutte, les Maladies de la peau, et particulièrement toutes les affections énumérées dans le Nouveau Guide de la Santé. En purifiant le sang, elles sont un préservatif des nombreuses maladies et les moindres maux qu'amène le renouveau. — Se vendent dans toutes les Pharmacies. — Exiger avec chaque boîte le Nouveau Guide de la Santé. — Toute communication relative à la Méthode dépurative, doit être adressée à M. GOLVIN, 50, rue d'Ulvrier-de-Berms, Paris. — A Montréal, LAVIOLETTE & NELSON.

Chemin de Fer Canadien du Pacifique

DE EMORY'S BAR A PORT MOODY AVIS AUX ENTREPRENEURS

Soumission pour travaux dans la Colombie Britannique

Des soumissions cachetées seront reçues par le sousigné jusqu'à MIDI de MERCREDI, le 1er jour de FÉVRIER prochain, en une somme ronde, pour la construction de cette partie du chemin entre Port Moody et l'extrémité ouest du contrat 60, près d'Emory's Bar, une distance d'environ 85 milles. On peut obtenir les devis, les conditions du contrat et des formules de soumission en s'adressant au bureau du Chemin de fer Canadien du Pacifique, à New-Westminster, et au bureau de l'ingénieur-en-chef, à Ottawa, après le 1er janvier prochain, auquel temps les plans et profils seront ouverts pour inspection à ce dernier bureau. Cet avis est publié maintenant afin de donner aux entrepreneurs une occasion de visiter et d'examiner le terrain durant la belle saison et avant le commencement de l'hiver. M. Marcus Smith, qui est chargé du bureau à New-Westminster, a ordre de donner tous les renseignements possibles aux entrepreneurs. Les soumissions ne seront reçues que si elles sont sur une des formules imprimées, adressées à F. Braun, Sec.-Dép. des Chemins de fer et Canaux, et marquées "Soumission pour Ch. de F. C. P."

F. BRAUN, Secrétaire. Dép. des chemins de fer et canaux, Ottawa, 24 octobre 1881.



CHEMIN DE FER Q.M.O. & O.

CHANGEMENT D'HEURES

A PARTIR DE JEUDI, 24 Juillet 1881, Les trains partiront comme suit:

Table with columns: MIXTE, MAILLE, EXPRESS. Rows include Depart de Hochelega pour Ottawa, Arrivée à Ottawa, Depart de Ottawa pour Hochelega, etc.

(Trains locaux entre Aylmer.) Les trains quittent la Gare du Mile-End, Sept minutes, à l'instar.

Sur tous les Trains pour Passager il y a des magnifiques Chars-Palais et des Chars-Dortoirs élégants sur les Trains de Nuit.

Les Trains allant à et venant de Ottawa font rencontre avec les trains allant à et venant de Québec. Les Trains du Dimanche partent de Montréal et de Québec à 4 p.m. Tous les trains font leur parcours d'après l'heure de Montréal.

Bureau Général, 13, Place d'Armes

BUREAUX DES BILLETS: 13 PLACE D'ARMES, 302 RUE ST-JACQUES, MONTRÉAL. VIS-A-VIS L'HOTEL ST-LOUIS, QUÉBEC. L. A. SÉNÉCAL, Sous-Intendant-Général.

Advertisement for Poudre à Pâte Victoria, featuring a portrait of a woman and text: 'La seule Certifiée Pure par le PROF. J. BAKER EDW. RDS. Analyste. TOUS LES ÉPICIERS Manufacturée par D.C. BROUSSEAU & CIE. MONTREAL. RUE NOTRE DAME'.

Advertisement for Hop Bitters, featuring an illustration of a bottle and text: 'If you are a man of business, weakened by the strain of your duties, avoid stimulants and use Hop Bitters. If you are young and suffering from any indigestion, or poor health or languish, rely on Hop Bitters. D. I. C. is an absolute and irresistible cure for drunkenness, use of opium, tobacco, or narcotics. Sold by druggists. Send for Circular. HOP BITTERS NEVER FAIL'.

LA COMPAGNIE LITHOGRAPHIQUE - BURLAND (LIMITÉE)

CAPITAL ..... \$200,000

ELECTROTYPEURS, LITHOGRAPHES, IMPRIMEURS, GRAVEURS, EDITEURS, ETC., ETC.

3, 5, 7, 9 & 11, RUE BLEURY MONTREAL

Cette compagnie, possédant un capital plus élevé qu'aucune autre Compagnie Lithographique du Canada, se trouve par sa position financière et le matériel considérable qu'elle possède, capable d'entreprendre l'exécution de toutes espèces d'ouvrages dans les diverses branches d'industrie qu'elle exploite.

Un personnel considérable d'artistes lui permet de garantir la qualité de ses ouvrages.

Elle possède en outre: 12 presses à vapeur, 1 machine patente à vernir les étiquettes, 1 machine électrique à vapeur, 4 machines à photographie, 2 machines à gravure photographique, 2 machines à enveloppe.

Aussi: Machines à perforer, à couper, à marquer, presse à relief pour enveloppes et têtes de lettres, presse hydraulique, etc., etc.

Toutes commandes pour la Gravure, la Lithographie, la Typographie, l'Electrotypie, etc., exécutées avec soins et à des prix modérés.

Éditeurs du CANADIAN ILLUSTRATED NEWS, du SCIENTIFIC CANADIAN et PATENT OFFICE RECORD, et aussi imprimeurs de L'OPINION PUBLIQUE.

Toutes commandes par Poste, promptement exécutées. G. B. BURLAND, Gérant.

L'OPINION PUBLIQUE est imprimée aux Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal, Canada, pour les propriétaires, par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND (LIMITÉE).